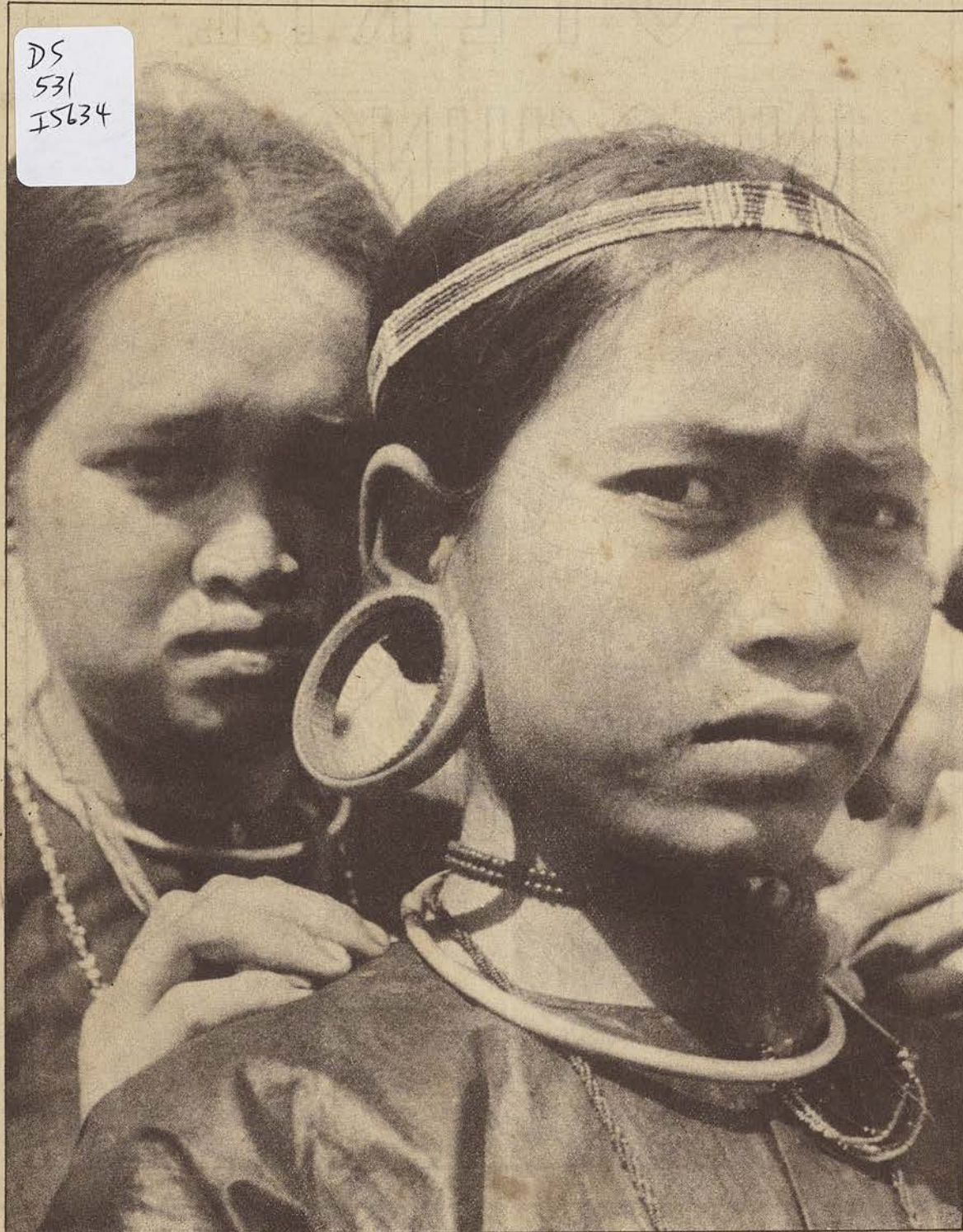


INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Annam. — Types Moïs de Djiring.

Photo HESBAY

LOTÉRIE INDOCHINOISE



-TR. TAN LOC

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : Jean SAUMONT

DIRECTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 15 \$ 00 — Six mois 8 \$ 50 — Le numéro 0 \$ 40
ETRANGER Un an 24 \$ 00 — Six mois 13 \$ 50 — Le numéro 0 \$ 60

CONCOURS GÉNÉRAL 1942

“Jeunes gens, vous avez deux Patries à aimer, à défendre et à servir : la France et l'Indochine. Comprenez-vous pourquoi je vous demande d'être des hommes ?”

Cet appel à la Jeunesse d'Indochine a été choisi comme sujet du Concours général 1942 (2^e série). Les candidats devaient le commenter et le justifier. Voici la copie du jeune Nguyễn-Quoi, élève du lycée Khai-Dinh, âgé de 18 ans, qui a obtenu le 1^{er} prix.

DEPUIS l'arrivée de la France en Indochine, un problème nouveau se pose pour nous, Indochinois : notre patriotisme se complique, revêt une forme embarrassante. Faut-il aimer uniquement l'Indochine et renier la France, la considérer comme une intruse qui vient s'imposer à nous et ravir notre indépendance ? Faut-il, au contraire, aimer exclusivement la France et délaisser notre propre patrie ? Nos aînés se sont trouvés devant ce dilemme et ils s'en sont tirés d'une façon pas très heureuse. Les lettrés confucéens, farouches dans leur patriotisme intransigeant, se déclarent ouvertement contre la France ; par contre les « retours de France », dans leur enthousiasme juvénile pour la civilisation française, oublient totalement leur ancienne patrie, et suprême affront ! affichent un certain mé-

pris à l'égard des vieilles traditions. Nous connaissons ce mal de l'aveu d'un jeune dans « Les larmes et sourires d'une jeunesse ». Ces deux catégories de gens sont ou bien des passionnés aveugles, ou bien des « déracinés », des fils dénaturés ; ils ne sont plus des « hommes ». Alors, quelle est la solution de ce terrible dilemme ? Nous éprouvons un doute affreux qui répugne à notre foi ardente. Heureusement, la réponse nous est donnée par cette phrase : « Jeunes gens, vous avez deux patries à aimer, à défendre et à servir : la France et l'Indochine. Comprenez-vous pourquoi je vous demande d'être des hommes ? »

Ah ! nous avons « deux patries à aimer ». D'abord nous devons aimer l'Indochine. C'est naturel, c'est dans l'ordre des choses. Tout homme a sa propre patrie à servir. Si déshé-

ritée soit-elle, on l'aime quand même. Et, chose étrange ! plus notre terre natale est pauvre, sauvage, plus nous nous attachons à elle. Chateaubriand a analysé ce sentiment dans une page admirable. Donc, il faut être dénaturé pour ne pas aimer son pays natal. Nous, jeunes d'Indochine, nous habitons sur une même terre, décrite d'une façon si pittoresque par S. E. Pham-Quynh : d'après lui, notre Indochine ressemble à deux paniers de riz portés par un fléau. Nous avons une belle histoire de plus de vingt siècles qui compte tant de pages glorieuses et aussi tant de deuils. « Bach-Dang », « Chi-Lang » sonnent à nos oreilles avec un accent de triomphe. Par contre la longue domination chinoise est comme encadrée de noir. De plus, nous avons une langue commune, notre parler si doux, avec son chef-d'œuvre immortel : « Kim Vân Kiêu ». Cette patrie existe bien réellement et nous devons l'aimer de tout notre cœur. Nous la défendrons bravement contre tout agresseur. Comme le vaillant général Ly-thuong-Kiêt, nous disons : « L'Empire d'Annam est à l'Empereur d'Annam ». Et nous le servons, nous nous dévouons à lui corps et âme, nous travaillons à sa prospérité et à sa grandeur.

Mais cet amour passionné peut nous amener à un chauvinisme intransigeant et, en particulier, à une noire ingratitude envers la France. Elle est pour nous une seconde patrie, la « mère patrie ». Nous connaissons trop bien les services immenses que la France a rendus à l'Indochine. Il suffit de jeter un coup d'œil autour de nous pour le constater. Elle a défriché, mis en valeur et embelli notre terre. Plantations, routes, chemins de fer, monuments... Peut-on tout citer des avantages matériels qu'elle a apportés à notre pays ? Il faudrait des pages et des pages. Et que dire encore des bienfaits intellectuels ? Elle a construit des écoles, vulgarisé l'instruction, haussé la jeunesse annamite au niveau de la science moderne. Ces améliorations matérielles et intellectuelles doivent entraîner une amélioration morale.

On n'en finirait pas de citer les bienfaits de la France en Indochine. Elle a donc contribué au progrès de notre peuple, ajouté des pages glorieuses à notre histoire. C'est pourquoi, elle a droit à notre amour, à notre reconnaissance. Notre devoir d'homme l'exige.

« Mais, objectera un patriotisme vexé, les

choses qu'elle a faites, n'importe quelle autre nation pouvait le faire. Nous n'oublierons jamais le choc, l'humiliation du début. Après tout, la France s'installe chez nous en maître. »

Nous comprenons les accents douloureux de ce patriotisme. Mais laissons de côté les sentiments, soyons des hommes. Regardons les faits, raisonnons un peu. Nous avons perdu notre indépendance, c'est dommage. Mais nos regrets n'y feront rien. D'ailleurs, c'est une fatalité inéluctable. Une nation faible doit être guidée par une plus forte. Et nous avons en la chance de trouver comme guide la France, nation unanimement connue comme la plus humaine. Les hasards de l'histoire ont lié notre pays à la France, bénissons cette heureuse rencontre. La France ne pratique pas la politique d'assimilation ; elle nous laisse nos institutions, nos mœurs ; elle respecte les reliques de notre passé : la preuve la plus récente, c'est qu'elle a associé nos deux héroïnes Trung-Trac et Trung-Nhi à la fête nationale de Jeanne d'Arc. Nous avons encore d'autres raisons de nous attacher à la France. Nous, qui avons le bonheur de comprendre un peu la civilisation française, nous sommes attirés irrésistiblement vers elle. Sa langue souple, riche, précise, est universelle. Et que dire de la merveilleuse terre de France, de la littérature et de l'art français, de la politesse française ?... Ce magnétisme de la France a fait dire à quelqu'un : « Tout homme à deux patries : sa propre patrie et la France ». Tout nous attire vers elle et ici nous comprenons l'enthousiasme de nos aînés qui ont séjourné en France. Mais une raison primordiale nous lie à la France, c'est qu'elle est maintenant en détresse. Elle a subi une défaite sans précédent dans l'histoire. Mutilée, affaiblie, elle se relève peu à peu. Notre cœur ne saigne-t-il pas à ce spectacle navrant d'une nation civilisée frappée par le malheur. Notre cœur d'homme nous intime l'ordre d'aider la France dans sa détresse, elle qui nous a comblés de bienfaits. C'est une occasion unique pour montrer notre reconnaissance et notre fidélité. N'imitons pas ces lâches, ces enfants dénaturés qui se retournent contre elle.

Nous avons donc deux patries à aimer : la France et l'Indochine. Mais ces deux amours sont-ils compatibles ? Peut-on les concilier ? Nous sommes convaincus qu'ils

vont parfaitement ensemble. Le sort de notre pays et celui de la France sont indissolublement liés. La France forte, et notre Indochine est forte. La France faible, l'Indochine l'est aussi. Nous ne constatons que trop cette vérité. La carence administrative de l'ancienne France a eu de fâcheuses répercussions sur notre politique. Les théories subversives empreintes d'individualisme exerçaient chez nous de néfastes influences et risquaient de briser la solide armature de notre famille traditionnelle. Par contre la Révolution Nationale qui s'accomplit en France fait sentir ses heureux effets dans notre pays. Ici, à l'exemple de la Métropole, le Gouvernement s'occupe de la jeunesse, favorise le sport... De plus, les nouveaux idéaux de la France du Maréchal et les vieux principes sino-annamites sont liés par une parenté extraordinaire qui pourrait étonner les esprits superficiels. Récemment, on a recueilli les préceptes similaires dans un livre intitulé : « Sentences franco-annamites ». La raison en est que ce sont là des principes éternels et universels. Ainsi, nous avons une bonne chance encore : en aimant la France, en sui-

vant le Maréchal, nous ne craignons pas de renier notre patrimoine passé.

Aimer et servir la France et l'Indochine à la fois, voilà la solution du dilemme posé au début. Toute autre attitude ne mènerait qu'à des désordres, qu'à la ruine. Un exemple édifiant a illustré cet idéal : c'est le capitaine Do-huu-Vi, le héros franco-annamite. Ce jeune héros est mort pour la France, au champ d'honneur. Mais il n'aimait pas moins sa propre patrie. Il a servi l'Indochine : on lui a confié la mission de créer une escadrille en Annam. Mais la guerre éclate, il s'engage et vient défendre la France menacée. Suivons cet exemple glorieux qui prouve que nous pouvons et que nous devons servir les deux patries.

Le devoir qui nous incombe ainsi est double et bien lourd : « deux patries à aimer, à défendre et à servir ». Travailler pour la France ou pour l'Indochine, c'est travailler à une œuvre commune, à la prospérité de l'Empire. Il suppose une collaboration intime entre Français et Indochinois. Le relèvement franco-annamite est à ce prix.

LE MARÉCHAL A DIT :

“ Notre programme est de rendre à la France les forces qu'elle a perdues. Elle ne les retrouvera qu'en suivant les règles simples qui ont de tout temps assuré la vie, la santé et la prospérité des nations.”

Premières reconnaissances du plateau du Lang-Bian

par le Docteur A. YERSIN

EN 1893, je faisais de l'exploration dans la région moi située à l'Ouest de la chaîne Annamitique, entre les latitudes de Phan-thiêt et de Nhatrang et j'essayais d'en établir la carte.

J'étais muni d'un théodolite et de chronomètres, ce qui me permettait de calculer des coordonnées géographiques satisfaisantes, pour fixer les points remarquables du pays. J'ai parcouru la région pendant cinq mois (de mars à juillet), dans tous les sens, relevant le cours des rivières, l'emplacement des lieux habités, le profil des montagnes.

C'est au cours d'une de ces reconnaissances, le 21 juin 1893, que j'ai pris un premier contact avec le plateau du Lang-bian. L'itinéraire suivi était sensiblement celui qui a été choisi ultérieurement pour l'établissement d'une des routes d'accès et qui passe par Finnôm, Prenn, pour aboutir à Dalat.

Mon impression a été profonde lorsque, débouchant de la forêt de pins, je me suis trouvé en face de ce vaste plateau dénudé et désert, dont l'apparence rappelait celle d'une mer bouleversée par une houle énorme d'ondulations vertes. Le massif du Lang-bian, se dressant à l'horizon Nord-Ouest du plateau, accentuait la beauté du site en lui donnant du relief et en lui formant un arrière-plan splendide.

Je traversais le plateau dans toute sa largeur, pour atteindre le village moi de Dankia, si heureusement situé sur le bord de la grande rivière, le Da Dong, et au pied même du massif du Lang-bian, qui domine le plateau, avec ses 2.100 mètres d'altitude.

Après un court séjour à Dankia, je redescendais sur le plateau inférieur de Dran-Djiring, en empruntant un autre itinéraire, qui me faisait passer par Ankroët et toute une série de villages portant le nom commun de Riông.

Il m'est arrivé, dans la suite, d'accéder au plateau du Lang-bian par d'autres itinéraires et en particulier de reconnaître le chemin de crêtes, qui relie Dran à Dalat en passant par l'Arbre-Broyé, Entre-Rays, le Bosquet et le plateau du Petit Lang-bian, où l'Institut Pasteur a installé, il y a quelques années, une station d'essais pour la culture des quinquinas.

Vers l'année 1899, alors que M. Doumer exerçait avec sa magnifique intelligence les fonctions

du Gouverneur Général de l'Indochine, je reçus de lui une lettre, par laquelle il me demandait de lui indiquer si, à ma connaissance, il existait dans la région montagneuse du Sud-Annam, que j'avais explorée, un emplacement propre à l'installation d'un sanatorium et réunissant certaines conditions qu'il énumérait :

- Altitude convenable ;
- Surface suffisante ;
- Alimentation en eau assurée ;
- Climat tempéré ;
- Possibilité d'accès.

De toute évidence, le plateau du Lang-bian répondait le mieux à ces conditions ; je le proposai donc à l'agrément de M. Doumer. Il voulut bien adopter mes conclusions ; une mission d'études fut constituée et un poste fut installé sur le plateau, près de Dankia, avec station météorologique et essais agricoles de jardinage, afin d'établir des données plus précises sur l'habitabilité du pays.

Les conclusions furent si satisfaisantes, que M. Doumer chargea le Résident de Phan-thiêt, qui était alors, si je me souviens bien M. Garnier, d'établir une piste permettant d'accéder au plateau en partant de Phanrang.

Quelques mois plus tard, en février-mars 1899, peut-être, M. Doumer décida subitement de se rendre compte, par lui-même, de la réalisation des instructions qu'il avait données et il m'avisa, par télégramme, qu'il débarquerait à Phanrang dans les 48 heures, pour faire immédiatement l'ascension de la montagne et se rendre au plateau du Lang-bian.

Cette décision inopinée ne manqua pas de causer un certain désarroi dans la routine administrative provinciale. Il fallait alors au moins deux jours pour se rendre de Nhatrang à Phanrang par la voie mandarine, qui n'était qu'une simple piste sans aucun ouvrage d'art pour la traversée des cours d'eau.

Je me suis de suite mis en route à cheval ; grâce à la possibilité de relayer dans les *trams*, tous les quinze à vingt kilomètres et en voyageant la nuit comme le jour, j'arrivais à Nay, le port de Phanrang à temps pour recevoir M. Doumer, à son débarquement de l'avis *Kersaint*, qu'il utilisait pour ses déplacements.

Les autorités annamites alertées, avaient dressé, le long du chemin, entre Nay et Phanrang, les autels rituels et saluaient de grands *laïs* le Gouverneur Général à son passage.

A la résidence de Phanrang, halte très courte, M. Doumer ayant décidé d'atteindre, le jour même, le bas de la montagne, au lieu où se trouve aujourd'hui Krong-Pha, à une quarantaine de kilomètres de Phanrang. Des chevaux avaient été réquisitionnés et des coolies devaient assurer le transport des bagages.

M. Doumer était accompagné de son officier d'ordonnance, le capitaine Langlois ; le résident de Nhatrang, qui avait réussi à arriver à Phanrang, en voyageant en palanquin, suivait ; il y avait encore, si je me souviens bien, avec nous, un mandarin annamite local (le Phu).

On avait choisi pour M. Doumer le meilleur cheval, un animal rapide et résistant. J'eus la chance d'obtenir aussi pour moi-même une excellente monture ; les autres membres de l'expédition étaient moins bien lotis à cet égard.

Départ de Phanrang vers dix heures du matin. Arrivée à Dong-Me (20 km. de Phanrang), vers midi ; M. de Montfort, qui était établi là comme colon (il plantait du tabac), nous offrait à déjeuner ; puis vers quatorze heures, avait lieu le vrai départ pour la montagne.

M. Doumer, quand il voyageait à cheval, ne connaissait qu'une allure : le grandissime galop, et il se souciait fort peu si ceux qui l'accompagnaient étaient en mesure de supporter un pareil régime. Il en résulta que M. Doumer se trouva bientôt fort en avant de son escorte. Grâce aux qualités de mon cheval, je réussissais à me maintenir à sa hauteur, ainsi que le mandarin annamite, qui était également bien monté.

Le trajet de Dong-Me à Krong-Pha fut effectué en un temps record et nous arrivions à destination à la tombée de la nuit ; M. Doumer, le mandarin et moi, avec une avance considérable sur le reste de la caravane et sans aucun bagage !

J'avais heureusement, en prévision d'une telle éventualité, mis en dépôt en divers lieux, gîtes probables d'étape, un matériel sommaire de campement, comprenant deux lits démontables avec moustiquaires, une batterie rudimentaire de cuisine, avec quelques boîtes de conserves.

Nous improvisâmes le campement sous un hangar et après avoir absorbé un très frugal souper, nous nous étendions sur les lits, sous les moustiquaires. Ce n'est que tard dans la nuit, que l'escorte et les bagages arrivèrent au campement. Je ne me souviens pas si nous avons pris un supplément de nourriture, mais dès l'aube, nous nous mettions de nouveau en route pour l'ascension de la montagne.

Le résident de Phan-thiêt avait été chargé par M. Doumer d'organiser une piste d'accès ; il n'avait probablement pas eu le temps de commencer ce travail, car rien n'existait qu'un vague sentier moi, aussi escarpé et raboteux que

possible, en sorte que nous devions effectuer la montée à pied, chacun tirant son cheval par la bride.

Nous parvînmes à Bellevue et Dran vers dix heures. A cette époque, aucun Annamite n'était installé sur le plateau et Dran était constituée par un misérable village moi, dont les habitants étaient tous impaludés. Baignade en traversant la rivière, puis déjeuner rapide et en route pour la dernière étape.

Jusqu'à l'Arbre-Broyé, l'escarpement nous obligeait à suivre le sentier à pied, en tirant nos chevaux derrière nous ; mais au delà, le sentier de crête était plus praticable, nous remontions à cheval et galopions à toute allure vers la future station d'altitude.

L'officier d'ordonnance, le capitaine Langlois avait pu échanger son cheval contre celui du mandarin annamite, en sorte que la troupe d'avant-garde était constituée par M. Doumer, M. Langlois et moi. Lorsque nous parvînmes à la lisière du plateau, la nuit était déjà noire. J'extraits des *Souvenirs* de M. Doumer, relatés dans le volume *L'Indochine française*, les lignes suivantes, racontant cet épisode du voyage :

« La nuit nous surprit. Nous chevauchions, le docteur Yersin, le capitaine Langlois et moi, sans nous préoccuper autrement du tigre. Nous ne nous séparions pas cependant, pour la principale raison que, dans la nuit noire et avec notre peu de connaissance du terrain, nous aurions eu toute chance de nous égarer. Mais le Résident qui marchait à trois ou quatre kilomètres derrière notre groupe, entouré de ses porteurs et d'une garde de miliciens, n'était pas rassuré. Il sentait le tigre rôdant aux alentours et nous entendions au loin, dans le silence de la nuit, le bruit des feux de salve que les miliciens tiraient pour éloigner du Résident les bêtes sauvages. »

M. Garnier avait installé à la lisière du plateau, sur l'emplacement même du Dalat actuel, un poste commandé par un garde principal de la milice. La maison était une simple et très modeste paillote. Nous y parvînmes vers dix heures du soir. Le garde principal dormait et comme il n'avait pu être averti du voyage du Gouverneur Général son ahurissement fut complet en voyant, à une heure aussi indue, son logement envahi par M. Doumer, son officier d'ordonnance et moi-même ! Nous nous installâmes pour dormir, le moins mal possible ; un banc me servait de lit. Tard dans la nuit, vers une heure du matin, nous étions réveillés par l'arrivée bruyante de la caravane. Le Résident était particulièrement excité, car, disait-il : « J'ai entendu le tigre, j'ai reconnu sa voix !... » M. Doumer eut quelque peine à le calmer. Nous trouvâmes dans les bagages des couvertures dont nous avions grand besoin pour nous pro-

téger contre le froid nocturne sur le haut plateau et nous achevâmes la nuit dans des conditions acceptables.

Dès le lever du jour, M. Doumer partait avec son entourage pour Dankia, éloigné d'une dizaine de kilomètres. Il faisait un temps radieux à cette heure matinale, la température était réellement froide, le trajet était animé par la rencontre de nombreux troupeaux de cette race de cervidés aux andouillers remarquables, qui les apparentent aux élans.

A Dankia, nous passâmes la journée, le Gouverneur Général inspectant la station, s'intéressant à tout, nous exposant ses projets de réalisation du futur sanatorium, qui devait se trouver sur le trajet d'une ligne de chemin de fer qui, partant de Saigon, s'élèverait à travers la montagne, toucherait Dalat, et redescendrait ensuite sur Quinhon.

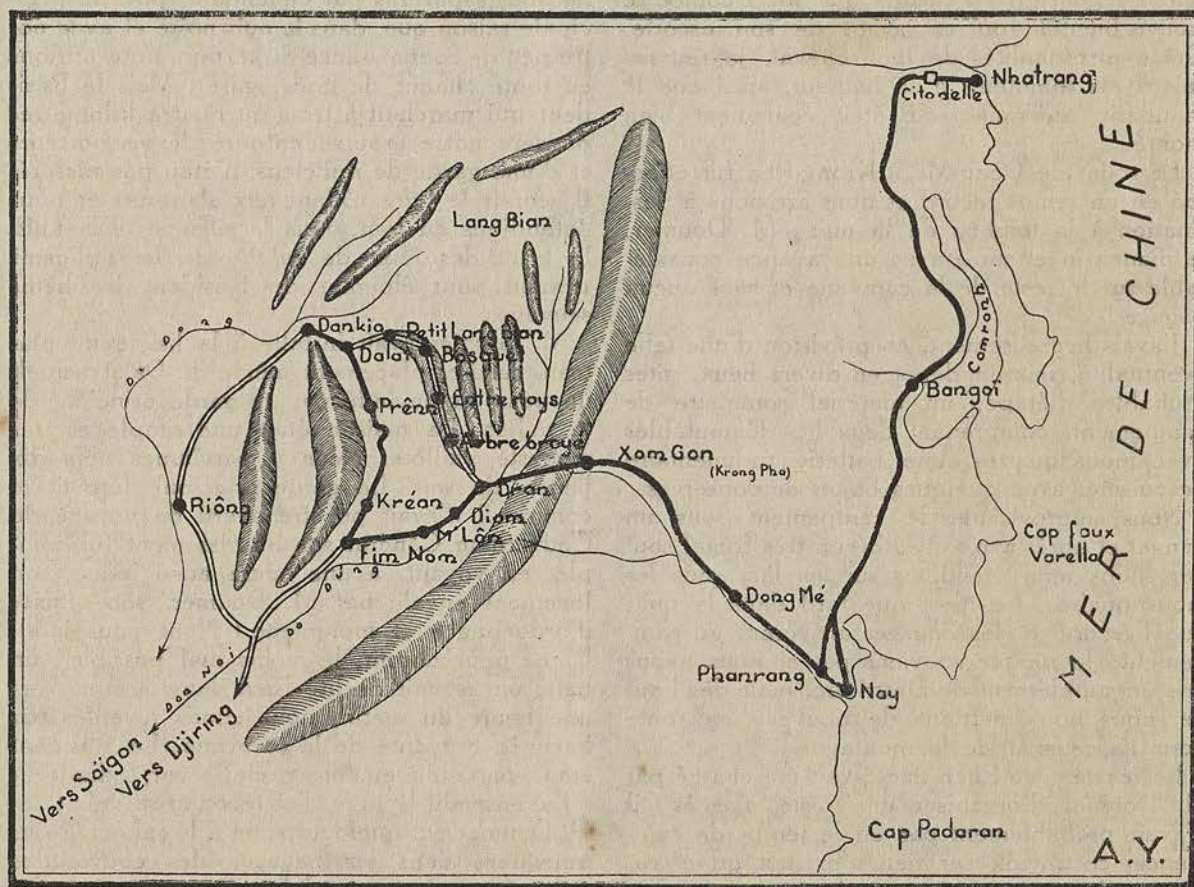
Ce projet n'a, dans la suite, pas pu être réalisé tel quel, parce que, lors de l'étude du tracé, les ingénieurs se sont trouvés en face de difficultés techniques telles qu'ils ont préféré faire de ce chemin de fer traversant la région montagneuse, un chemin de fer côtier, avec une ligne annexe sur Dalat, partant de Phanrang.

Le lendemain, nous prenions le chemin du retour, laissant à Dankia le Résident de Nhatrang, éprouvé par les fatigues du voyage d'aller et sentant le besoin de quelques jours de repos.

La descente à Phanrang s'exécuta en deux étapes dont la première nous amenait au pied de la montagne (Krong-Pha) et la deuxième à Phanrang; mais M. Doumer ne s'y arrêta pas; il avait donné rendez-vous au *Kersaint* à Bangoi, sur la baie de Cam-ranh, et comptait s'embarquer le soir même sur cet aviso. Lorsque nous arrivâmes sur le bord de la lagune, à la nuit tombante, aucun navire ne se trouvait au mouillage en rade. Il n'existait alors aucune installation à Bangoi, aussi dûmes-nous nous étendre à même le sable, à la lisière des palétuviers et tâcher d'y reposer, malgré les féroces attaques des moustiques.

Le *Kersaint* finit par arriver au lever du jour; une embarcation venait aussitôt se mettre à la disposition du Gouverneur Général, qui gagnait le bord, tandis que je m'acheminais moi-même vers Nhatrang, par la voie de terre.

1893-1899-1942.



Les coutumiers mois du Haut-Donnai

par Marcel NER,
Agrégré de Philosophie.

*Conclusion de la conférence faite le 1^{er} juillet 1942, à Dalat,
sous la présidence de l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de
l'Indochine, au profit des œuvres mois du Haut-Donnai (lépro-
serie, crèche, écoles).*

Je pourrais terminer ici cette causerie. Excusez-moi si je m'autorise de son point, au sens marin du terme, et de l'éclat que lui donne la présidence de M. le Haut Commissaire de France dans le Pacifique pour lui ajouter une et même deux conclusions.

J'ai déjà parlé des Mois sur les ondes de Radio-Paris et d'autres lieux, et à des auditoires dispersés de l'Europe à la Chine, de Hanoi à Honolulu. Pour la première fois j'en parle dans leur pays même.

Je désire que ces paroles soient en même temps une action. Je vous remercie de m'avoir permis la réalisation de ce vœu. Votre présence est, en effet, un acte de charité puisque toutes les recettes de cette réunion, auxquelles se sont ajoutés des dons généreux, iront à la léproserie créée et longtemps dirigée avec tant de dévouement par Mgr Cassaigne, à la crèche qui a recueilli à Djiring de petits Mois abandonnés, aux écoles enfin, que M. le Résident Gerbinis s'efforce de développer, avec les moyens limités d'une province jeune et pauvre.

Permettez-moi de vous dire que cet acte de charité est en même temps un acte de justice.

Ces hautes terres où nous venons nous retremper, dans la fraîcheur des sommets, de la fatigue des étés tropicaux, où s'établissent nos plantations, où surgissent nos villes, sont depuis de longs siècles l'habitat des Mois. Ils ont façonné leur sol et le manteau végétal de leurs paysages. C'est par leurs genres de vie, leur organisation sociale, leurs croyances religieuses que s'explique ce complexe de rizières, de ravs, de forêts jeunes et de prairies où passa et repassa le brûlis, de forêts primitives protégées contre la hache et le feu par des génies puissants, des tombeaux ou d'autres causes d'interdits. Presque tous « mangeurs de forêts », les Mois ont parfois usé durement de celles-ci ; ils les aiment cependant, quelques-uns s'en disent les fils, et ils ne les ont jamais, comme d'autres peuples, systématiquement détruites.

Ils ont contribué aussi, dans une assez large mesure, au travail matériel de rénovation de cette contrée et leur main-d'œuvre, si âprement recherchée, a servi au tracé de nos routes, au défrichement et à la mise en culture des plantations.

Si, comme le disait un jour, en ma présence, à des insoumis, un chef de leur race, « être homme, c'est payer l'impôt », ils ont donné leur part à l'œuvre commune en lui apportant leurs terres, leur travail et, tout récemment encore, dans des jungles et des forêts semblables à celles de leurs pays, un peu de leur sang.

Ce n'est donc que justice d'assurer leur place dans l'Indochine rénovée. Or, malgré leur vigueur et leur intelligence, ils restent aujourd'hui à cette phase, critique pour tous ces groupes restreints, attardés dans des formes archaïques de civilisation, lorsque les barrières géographiques qui les isolaient ou du moins filtraient les influences étrangères sont brusquement rompues par des peuples puissants, nombreux, dont les techniques et la science sont en avance sur les leurs de plusieurs millénaires.

Presque partout, ces premiers chocs furent meurtriers. Les nouvelles voies de communication transportent souvent des maladies anciennes ou des maladies nouvelles et d'autant plus meurtrières, avant de transporter le médecin, les médicaments, des techniques supérieures d'hygiène et de prophylaxie. Les alcools de distillerie, substitués sans discernement à leurs boissons fermentées, assez bénignes, tuent mieux que des fusils. Les structures sociales, économiques, morales et spirituelles, un vivant complexe d'habitudes, de croyances, de disciplines traditionnelles sont brusquement ébranlés.

A ce stade, ces hommes sont entre les mains du peuple dominateur, entre vos mains, Monsieur le Gouverneur Général, aussi fragiles que « le petit cochon de lait, le chevreau qui vient de naître, le poussin à la patte cassée, l'enfant nouveau-né », auxquels les textes de leur coutumier comparent le faible à la merci du plus fort.

Seule une administration attentive, un réseau médical serré, des écoles s'appliquant ensemble à les réorganiser et à les réadapter en respectant tout ce qui est viable dans leurs traditions, peuvent sauver ces individus d'une disparition progressive, ces groupements sociaux d'un brusque effondrement.

A l'heure où la politique de protection de ces minorités, entreprise dans le passé de façon fragmentaire, indécise, instable, est reprise par le Chef de la Colonie sous une forme systématique et énergique, il ne me paraît pas sans valeur que l'application de ces directives soit facilitée à tous les échelons de la hiérarchie administrative comme chez les colons, les commerçants, les chasseurs, les touristes par une compréhension et une sympathie actives.

C'est vers un point de vue plus haut, permettant d'embrasser des horizons plus vastes, que je vais enfin tenter de m'élever.

Certains s'efforcent aujourd'hui de donner de la structure ethnique et culturelle de ce pays, des traditions et des influences qui le façonnèrent, une notion simplifiée et appauvrie, ne voyant des sources de sa civilisation, que les plus orientales, oubliant toutes ces autres influences dont Angkor n'est qu'un des signes prestigieux.

L'étude des Moïs nous permet, dans un domaine limité mais non sans importance, d'en retrouver la diversité et la puissance.

Regardez passer ces hommes et ces femmes qui, dans leur costume traditionnel, révèlent au passant presque tout de leur aspect physique. Vous y trouverez fréquemment, au milieu des types les plus divers, indonésien, négroïde, australoïde, amérindien, des individus au teint hâlé mais clair, aux pommettes non saillantes, au front haut, au nez droit et enfin, aux lèvres minces, aux cheveux ondulés, qui appartiennent évidemment à la race blanche.

Étudiez leur langue et leurs mœurs. Vous y découvrirez un grand nombre de traits qui les rapprochent des Indes et, par delà les Indes, de cette grande civilisation indo-européenne dont nous sommes un des rameaux. Le terme sanscrit « guru » se retrouve partout pour désigner le lettré ou le technicien habile. Chez certains Mnongs, il désigne celui qui a capturé plus de 15 éléphants. Les trois premiers noms du nombre : « sa, dua, tiao », des Chams et de la moitié environ des Moïs, semblent s'apparenter à ceux de nos langues latines.

Leur phonétique est très voisine de la nôtre, et nous n'éprouvons pas plus de peine pour apprendre à prononcer correctement les sons de leurs dialectes qu'ils n'en éprouvent à prononcer ceux de notre langue. Ceux qui visitent leurs écoles sont frappés de la pureté avec laquelle ils prononcent le français.

Leur caractère, si proche du nôtre par tant de traits : franchise, loyauté, fidélité, spontanéité, courage, gaieté, fait qu'un grand nombre de Français s'attachent à leur race et à leur pays, sans se laisser arrêter par l'absence de confort, l'éloignement des centres urbains et des grandes voies de communication, les fièvres qui étaient, et restent souvent la rançon du séjour en pays moi.

Malgré Kipling et des voix qui, en Extrême-Asie, lui font étrangement écho, il y a bien des siècles que l'Occident et l'Orient se rencontrèrent, comme ils continuent à le faire en ce pays, dont le nom même semble faire le lien de deux mondes. Il fut dans le passé, comme il le reste aujourd'hui, le lieu par excellence de l'association intime de ce puissant complexe ethnique, linguistique, culturel qui unit l'Europe et surtout l'Europe gréco-latine au Proche et au Moyen-Orient et au vaste complexe extrême-oriental.

En vivifiant cette contrée, la France y retrouve un peu d'elle-même, et y ranime la flamme d'immémoriales affinités. En supprimant le trait d'union que d'autres conservent dans l'écriture du mot Indochine, elle affirme les effets d'une action qui n'a pas seulement juxtaposés ou même associé ces

deux cultures mais qui en a fait les sources fécondes d'une nouvelle personnalité bien vivante sur les plans politique, spirituel et moral.

★★

Permettez-moi enfin, Amiral, de m'adresser en votre personne au Haut Commissaire du Pacifique, et aussi au marin qui a longuement parcouru cet océan, apprenant à connaître et à aimer toutes les terres françaises qu'il enferme ou limite.

L'étude physique et linguistique des Moïs fait apparaître dans ce domaine encore les formes complexes d'une autre et vaste civilisation. C'est au groupe indonésien que se rattachent le vêtement ou les coutumes de la majorité d'entre eux. Certains noms de nombre se retrouvent à travers le Pacifique, des hautes terres que nous habitons jusqu'aux îles les plus lointaines de la Polynésie. Le mot « tabou », ici comme à Tahiti, marque des interdits sacrés. Des termes apparentés : « ca, akan, ikan », pour les Annamites, les Moïs, les Malais, les Marquisiens lointains, désignent le poisson. Un grand nombre de vocables se retrouvent aussi de cette zone de l'Indochine jusqu'à Madagascar.

Les migrations, les échanges économiques, enfin la liaison politique et culturelle développée par la France entre ses possessions lointaines s'insèrent ainsi dans les sillons ou les sillages de jadis. L'Empire français, dispersé sur la terre en fragments lointains, n'est cependant ni une monstruosité géographique, ni une entité abstraite : il est une réalité concrète, vivante, charnelle, au sens que Péguy donnait à ce terme.

À côté des liens grossiers de la proximité géographique, il en est d'autres, plus subtils, mais aussi vigoureux, que peuvent tendre à travers l'espace la race, la langue, l'histoire, le caractère complémentaire des économies et par-dessus tout, des affinités électives, le prestige spirituel, l'union devant l'adversité, ce respect réciproque des caractères propres, de ce qu'il y a de singulier dans l'intimité de chaque personne et de chaque peuple, associés à une volonté commune et à des idéaux communs.

Là, je pense, est le génie propre de notre race : il montre sa force dans la protection des faibles. En ces heures tragiques où le monde entier se déchire et détruit ce qu'il eut tant de peine à créer, il s'efforce de ne laisser perdre aucune des valeurs, si humble soit elle, dont il assume la garde.

Il crée et renouvelle en s'appuyant aux traditions. Il associe, organise, unifie, en respectant partout où ils sont viables, sur son propre sol, comme dans son empire, la diversité des coutumes et des mœurs et son sens de l'universel se concilie avec le sens du concret.

Affirmant la ferveur de nos espoirs et de notre confiance, notre pensée peut s'élever ainsi vers l'Indochine, héritière féconde de trois grandes et antiques civilisations, puis vers celle qui sut les vivifier et en faire une véritable harmonie : notre France éternelle.

La Révolution Nationale sera sociale, ou ne sera pas.

"Chasseurs laotiens"

par Thao VIBOUN

IL y a six cents ans, Chao Fa Ngoum, prince laotien, abordait dans l'île de Khône. A la tête d'une dizaine de milliers d'hommes, il soumit, dans une marche irrésistible et triomphale, successivement le roi de Bassac, les princes du Cammon et du Xiang-kham (Tran-ninh). Puis, descendant sur Muong-swa (Luang-prabang), il vainquit son propre père, s'empara du trône et, fonçant sur Phai-nam (Vientiane) réduisit la dernière féodalité. L'unité laotienne était faite : le royaume de Lan-Xang, édifié par les armes, ne se maintiendra que par les armes.

A l'instar de leur père ou de leur aïeul, successivement, Sam Sène Thai et Souigna Vongsa entretenirent de puissantes armées, fortes de plus de 150.000 hommes. Ils furent craints et respectés de leurs voisins et ils purent, en toute tranquillité, travailler à la prospérité intérieure de leur royaume. Le Bouddhisme florissait, les arts aussi, et, du Cambodge et du Siam, des bonzes venaient prendre leurs grades chez nous et les artistes et les artisans suivre nos écoles. Mais on ne sut pas maintenir longtemps cette puissance. Dignitaires et mandarins se complaisaient dans des plaisirs faciles ; la culture des exercices physiques se relâcha : plus ou peu de hardis cavaliers, de lanceurs de javelots, plus de redresseurs d'éléphants en rupture de chaîne... Les jeunes princes et les jeunes gens abandonnèrent les joutes dangereuses pour les combats de coqs, la lance pour le khên. Les chanteurs se multiplièrent, et les poètes et les phoubao qui rêvaient à la lune...

L'armée se désagrégea et s'affaiblit faute de bons éléments, et le pays fut la proie facile de cupides voisins qui surent — eux — entretenir leur force.

Le Laotien s'efféminait : aucune résistance sérieuse n'était opposée à l'envahisseur. On raconte qu'au siècle dernier, quatorze pirates ho, cantonnés à Vat Chanh (Vientiane) semèrent la terreur et mirent la panique dans toute la ville...

C'est à croire que le patriotisme était mort ; que le courage et l'esprit de sacrifice n'étaient plus chez nous que de vains mots... lorsque la France vint. Elle vint et, à l'ombre de son drapeau que précédait la grande réputation de ses valeureux guerriers, nous connûmes à nouveau la prospérité et la paix... Puisque la France était forte, l'on pensait que jamais personne ni aucune nation n'oserait s'attaquer à elle. L'on pensait que jamais personne ni aucune nation

n'oserait convoiter les pays qui se sont donnés à elle. Et la France dormait sur ses lauriers et sur cette réputation.

Le réveil fut douloureux. Sur le lion terrassé des ânes levèrent le pied. Et pour défendre le pays lao, il n'y eut pas un seul soldat laotien ! On fut obligé de faire venir des Annamites et des Cambodgiens, des Français et des montagnards. Quelques gardes laotiens, quelques partisans recrutés au pied levé participaient seuls à la lutte — et quelques fonctionnaires.

Mais ces tristes événements dessillèrent nos yeux et ranimèrent les vertus ancestrales. Au cours des missions dangereuses ou des engagements, des patrouilles et des coups de feu, on s'aperçut que le Laotien faisait aussi bien que les autres ; que le courage ne lui faisait pas défaut ni l'ardent désir de défendre son sol menacé. Quelques-uns se comportèrent si bien qu'ils furent cités qui, à l'ordre du régiment, qui, à l'ordre de la brigade, certains reçurent la Croix de guerre.

C'est l'adjudant-chef de la Garde Indochinoise Thao Kham, ce sont les gardes Thit Keung, Thit Chanthi, Singthong, c'est le mécanicien Thit Son qui, en plein fleuve, sous un feu nourri de l'ennemi, se dévouèrent pour récupérer du matériel d'armement. Ce sont de simples piroguiers de Song Khone (Savannakhet) — ils sont plus de quatre-vingts — qui se conduisirent comme de véritables vétérans, c'est Chao Boun Oum, chao-muong, descendant des rois de Bassac... Et d'autres dont nous nous excusons de ne pouvoir citer ici les noms.

Ces glorieuses distinctions sont consolantes pour notre amour-propre ; elles sont une assurance pour l'avenir. Non, ni patriotisme, ni courage, ni esprit de sacrifice ne sont morts au pays lao.

C'est ce qu'a compris le Vice-Amiral d'Escadre J. Decoux, grand connaisseur d'hommes, qui décida, en juin 1941, d'appeler sous les drapeaux les Laotiens volontaires, décidés à s'adonner au métier des armes pour défendre leur pays. La réponse qui fut donnée à l'appel du Chef de la Colonie fut flatteuse pour sa perspicacité. Des centaines de Laotiens se présentèrent rapidement ; le recrutement fut des plus aisés.

La compagnie des « Chasseurs Laotiens » fut constituée à Donghène (Savannakhet) en un temps record. Elle compte déjà aujourd'hui de nombreux caporaux ; elle comptera bientôt des sergents.



Au cours de la visite qu'il fit le mois dernier à la compagnie (13 mai), le Gouverneur Général fut très favorablement impressionné par la présentation de cette unité qui se révéla à tous égards comme étant déjà une troupe d'élite. Le Chef de la Colonie en félicita vivement le général Turquin, qui la lui avait présentée, et les officiers qui l'avaient formée.

De son côté, la compagnie de Vientiane s'en-

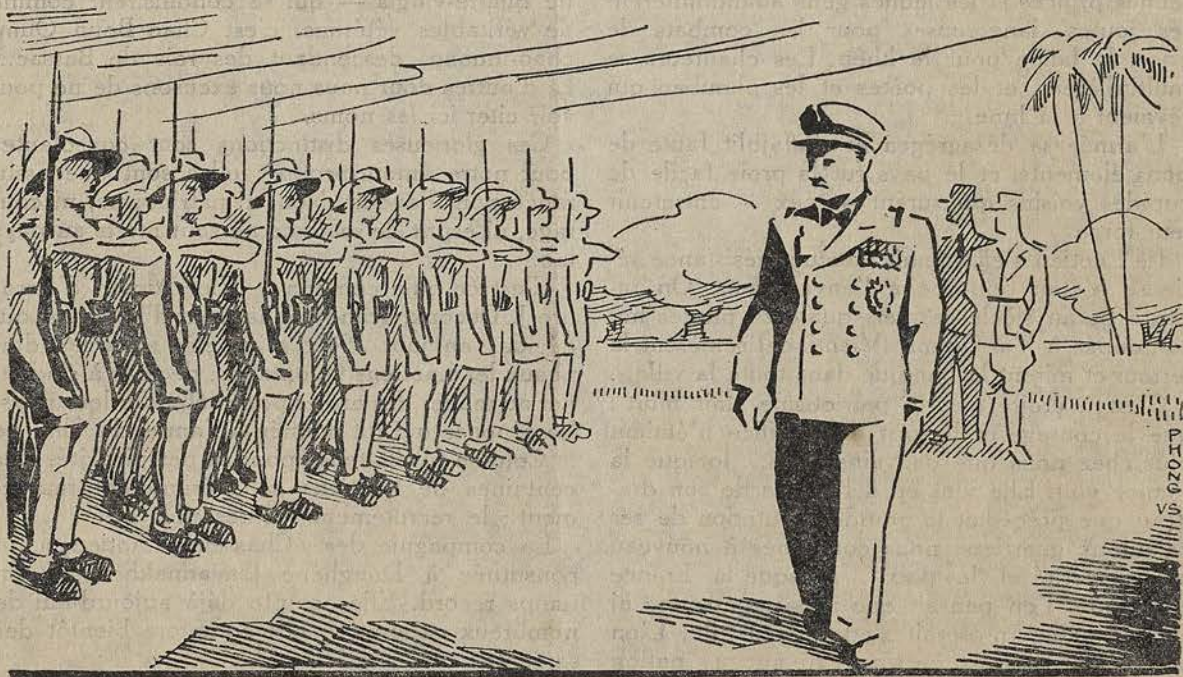
traîne activement et, sous la direction d'excellents officiers et sous-officiers, marche rapidement sur les pas de sa sœur de Donghène.

Non, ni courage, ni patriotisme, ni esprit de sacrifice ne sont morts au pays lao. Ainsi que quelques Laotiens — non préparés — l'ont déjà prouvé, d'autres — les chasseurs et les autres prouveront encore, si l'occasion s'en présente, qu'ils sont décidés à défendre le sol de leurs ancêtres, fidèles aux hautes traditions de courage et d'abnégation des soldats de Chao Fa Ngoum et de Sam Sène Thai.

Et ils feront plus encore, car ils n'oublient pas que le Laos n'est pas tout. Frère cadet de la grande famille indochinoise dont jusqu'ici il a surtout profité des bienfaits, il entend désormais en devenir un membre actif. Voici en effet ce que nous venons de recevoir d'un « groupe de caporaux et chasseurs de la compagnie de Donghène » :

« Si un jour un pays quelconque d'Indochine a besoin de secours, nous nous souviendrons qu'aucun de vous n'a marchandé son aide et nous irons nous ranger à ses côtés, fraternellement, pour la défense de l'Union Indochinoise.

« Enfin, par-dessus le Laos, par-dessus l'Indochine, il y a l'Empire français, il y a la France. Nous avons conscience d'acquitter la longue dette de reconnaissance que nous avons contractée envers elle. Nous voulons lui montrer que nous sommes dignes des sacrifices qu'elle a faits pour nous. Et si un jour, elle nous fait l'honneur de nous appeler, nous serons fiers de répondre : présents ! »



L'Indochine et les hydrocarbures

par X.

L'INDOCHINE recevait, tant des Etats-Unis que des Indes Néerlandaises, quelque 120.000 tonnes par an d'hydrocarbures. Le tonnage le plus important était représenté par le pétrole, servant à l'éclairage des campagnes (45.000 T.) suivi de près par l'essence (40.000 T.). Le mazout, dont le Sud est gros consommateur, intervenait pour quelque 25.000 tonnes. Quant aux lubrifiants, il en fallait environ 7.000 tonnes. Les arrivages continuèrent normalement, de suite après l'armistice. Mais ils furent brutalement coupés au début de 1941. Et il faut se garder de tout optimisme exagéré quant à la date de reprise de notre approvisionnement. Le problème était d'envergure, tant en ce qui concerne les carburants que les lubrifiants. Sur le premier point, il faut prendre en considération le développement relativement énorme de nos communications routières par rapport aux communications ferroviaires. Sur le second, chacun sait que la question des lubrifiants conditionne intégralement l'existence même de toutes les activités économiques modernes.

Le Gouvernement avait-il pris des précautions à cet effet ? Certes. Dès la fin de 1938, la préparation de la Colonie à un éventuel blocus avait fait l'objet d'études sérieuses. Leurs résultats se résument succinctement, en deux points :

1° Le remplacement du mazout et des lubrifiants est possible, par traitement des huiles végétales et animales que produit l'Indochine. Mais la production locale ne suffit pas à ce remplacement. Il fallait donc l'étendre largement. Ceci ne se fait pas en moins de six mois à un an d'efforts. D'où la nécessité de constituer un stock important d'hydrocarbures, pouvant, grâce à certaines restrictions supportables, et conjointement avec l'usage des oléagineux existants, assurer la soudure avec les récoltes intensifiées. Bien que le stock légal d'hydrocarbures ne soit que de moins de deux mois et demi (24.000 T.), on s'arrangea donc pour disposer de plus de 60.000 tonnes de ces produits, spécialement de mazout, et de lubrifiants (20.000 T. de mazout, 9.000 T. de lubrifiants) ;

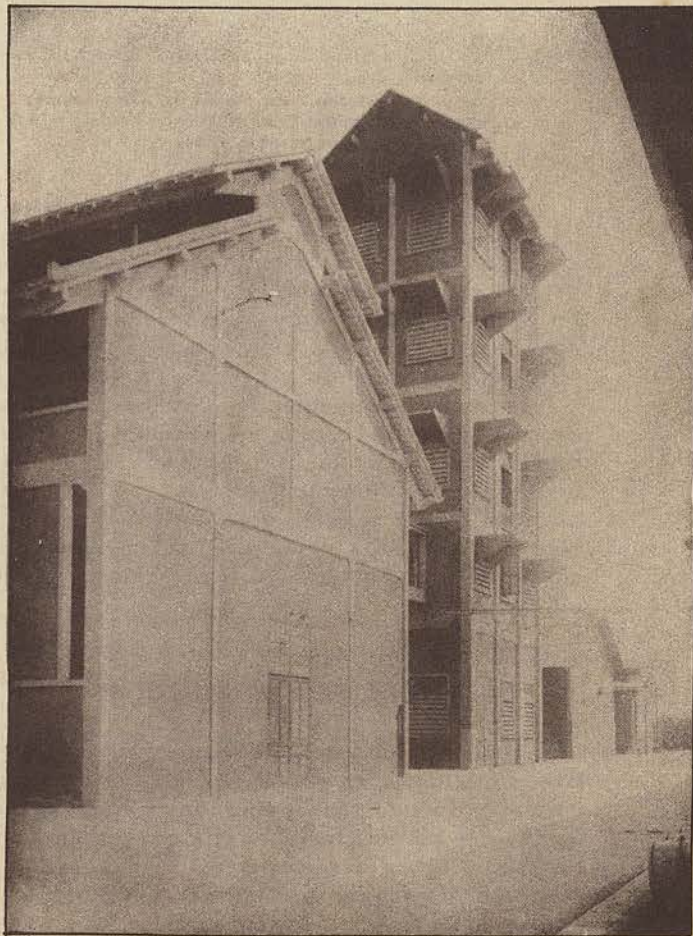
2° Pour remplacer l'essence, l'on chercha à amorcer le développement des gazogènes. Mais ceci ne suffit pas, et il fallait un carburant liquide. Le Gouvernement général se tourna vers

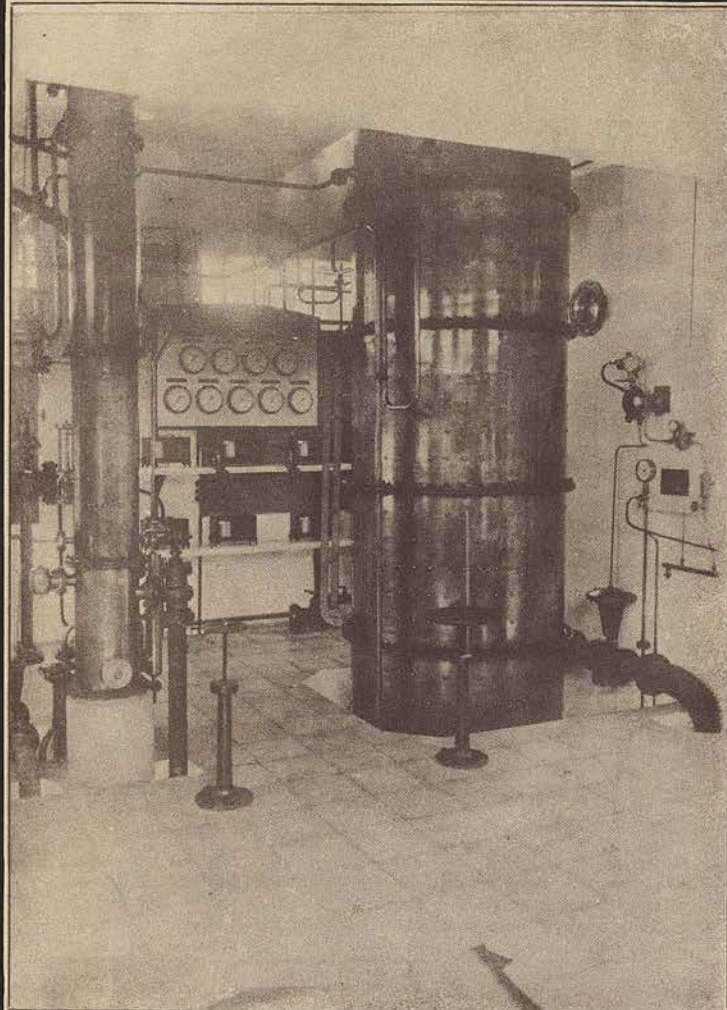
l'alcool déshydraté, que la Société Française des Distilleries de l'Indochine fabriquait déjà à Haiduong et Cholon, pour le mélange légal avec l'alcool (10 %, puis 15 % à partir de septembre 1939).

Par contrat de 1939, le Gouvernement général achetait deux usines nouvelles, à construire à Namdinh et Phnom-penh, par les soins de la S. F. D. I. C., qui les gèrerait et les exploiterait. De la sorte, l'on disposerait d'un tonnage double d'alcool, couvrant les besoins vitaux de la Colonie. La construction commença de suite.

★★

Vue extérieure du déshydrateur du Gouvernement Général annexé à l'usine de Phnom-Penh de la S.F.D.I.C. (production du 2^e semestre 1941 : 3.000.000 de litres)





Vue intérieure d'un des cinq étages du déshydrateur du Gouvernement Général à Nam-Dinh, terminé en juin 1941.

Telle est donc l'amorce, décidée avant guerre, de la politique indochinoise des hydrocarbures. La construction des déshydrateurs du Gouvernement général se poursuivait normalement. L'un fut terminé à l'armistice ; l'autre dut être fini par les moyens du bord, au début de 1941, tout le matériel n'ayant pu arriver de France.

Examinons maintenant les résultats obtenus depuis l'armistice — plus précisément depuis le blocus des hydrocarbures (janvier 1941). La question est extrêmement complexe et nous ne pouvons mettre sous les yeux du lecteur qu'un court résumé sous peine de tomber dans les explications techniques ou réglementaires peu attrayantes.

Développement du gazogène.

La politique du gazogène devint ferme, positive et fructueuse au début de 1941. Les moyens employés furent, sans parler des efforts intelligents des constructeurs, efforts qui constituent l'armature de ce développement :

- une législation permettant d'imposer les équipements au gazogène ;

- une planification des équipements par les Ingénieurs en Chef des Travaux publics, permettant de profiter au mieux des ressources des constructeurs, en équipant d'abord les plus gros consommateurs, et les plus indispensables ;

- des mesures financières pour permettre l'approvisionnement en produits métallurgiques nécessaires à l'exécution du plan, malgré les difficultés et prix croissants des importations. 900.000 piastres furent ainsi engagées par l'Inspection générale des Mines et de l'Industrie, et sont récupérées au fur et à mesure des constructions ;

- des mesures de contrôle technique de la qualité des appareils construits ;

- une réglementation de la qualité des charbons de bois, nécessaire à la bonne conservation du matériel ;

- l'organisation par l'Institut des Recherches Agronomiques et Forestières de la production du charbon de bois de qualité, le développement de cette production parallèlement au plan de construction des gazogènes, enfin l'organisation de sa distribution ;

- la formation professionnelle des chauffeurs spécialisés à l'Ecole Technique Industrielle de Hanoi, et à l'Ecole des Mécaniciens de Saigon.

Les résultats de cet ensemble de mesures complexes et minutieuses ont été remarquables. Succès technique du gazogène et du combustible indochinois, d'une part, succès quantitatif inespéré, d'autre part. Le nombre total des véhicules à gazogène passe de 352 au 1^{er} janvier 1941, à 462 au 1^{er} juin, 961 au 1^{er} août, 2.080 au 1^{er} janvier 1942.

Peu de pays — surtout ne produisant pas les matières premières nécessaires — peuvent sans doute mettre en avant de tels chiffres. Quant au charbon de bois spécial, sa production passe de 308 tonnes en janvier 1941 à 637 en juillet, 1.820 en décembre, 2.370 en avril 1942.

Plus des trois quarts des transports publics sont actuellement assurés au gazogène.

Utilisation de l'alcool comme carburant.

Jusqu'à janvier 1941, l'alcool était seulement mélangé à l'essence importée. C'est à cette date qu'une petite distribution sommaire d'alcool déshydraté fut organisée au Tonkin. La consommation, encore modeste, crut lentement, jusqu'à la mise en vente générale de ce carburant par les trois sociétés pétrolières, en juillet 1941, à tous les distributeurs. 5.500 tonnes furent ainsi vendues au cours des quatre derniers mois de 1941, 5.300 au cours des quatre premiers mois de 1942.

De mars à juin 1942, l'on passa progressivement, dans les régions chaudes, à l'alcool hydraté à 92°. Ceci permet d'économiser les

« corps entraîneurs » de la déshydratation, impossibles à trouver ailleurs qu'en Europe ou en Amérique.

N'oublions pas de signaler que les Sucreries et Raffineries de l'Indochine (Hiêp-hoa) construisirent, en 1941, une distillerie de mélasse, qui apporte un appoint intéressant d'alcool carburant hydraté.

Dans le dernier trimestre de 1941, 2 % seulement des ventes étaient faites en hydraté. Au cours du premier trimestre 1942, la moyenne monta à 9 %, en avril à 63 %.

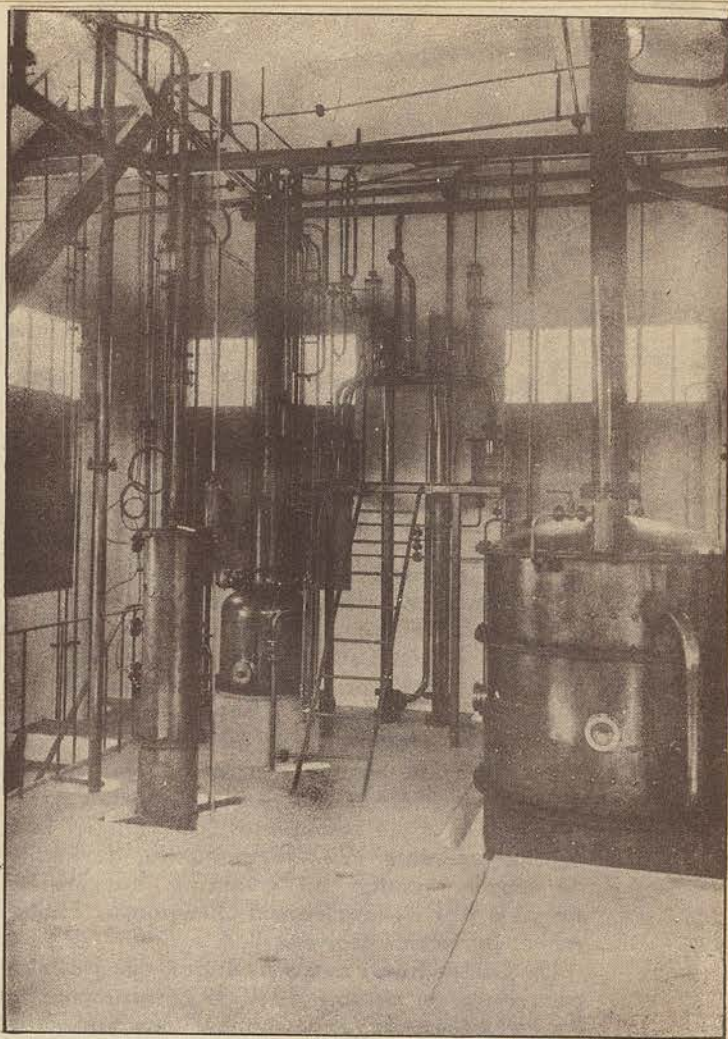
Au point de vue technique, les études faites à la Colonie ont permis de mettre au point les méthodes de transformation des moteurs à essence qui rendent ce carburant, même hydraté, parfaitement utilisable. Certes, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il vaille l'essence. Du moins les véhicules de certaines marques plus facilement adaptables, équipés par les meilleurs spécialistes, fonctionnent-ils presque aussi bien qu'avec leur carburant d'origine. Quant aux autres, ils rendent, peut-être au prix de certaines difficultés, mais rendent tout de même les services pour lesquels on a jugé nécessaire de les maintenir en circulation.

Ajoutons un mot sur le prix du carburant. Malgré l'augmentation des taxes et des éléments du prix de revient ce prix reste toujours aux environs de 0 \$ 60 le litre. Or, actuellement, si nous recevions de l'essence, son prix de vente au public serait plus voisin de 3 piastres que de 2. Malgré ses inconvénients techniques, l'alcool tiendrait donc sans doute, sur marché libre, contre l'essence.

Dans l'ensemble, le graphique ci-contre montre que la circulation totale varie de 60 à 75 % de ce qu'elle était en temps normal (les tonnages de succédanés locaux sont ramenés à leur équivalent en essence). Certes, des consommateurs nouveaux se sont révélés, les transports public ont été maintenus par priorité. En sorte que la proportion de maintien en circulation des voitures de type tourisme est probablement de moitié plus faible. Mais ceci suffit à ce que l'existence économique de la Colonie ne soit pas troublée par le manque d'essence. D'assez importantes restrictions pourront sans doute être apportées encore sans que la gêne en résultant ne devienne intolérable. De telles restrictions peuvent être nécessitées par l'usure progressive du matériel de fabrication et d'utilisation, par le manque de pneus — où nous sommes tributaires de l'importation —, par l'insuffisance des disponibilités en lubrifiants, en cas de mauvaise récolte de ricin.

Hydrocarbures à usages divers.

Quant à l'essence, l'on en a gardé un stock relativement important lors de l'arrêt des ven-



Vue intérieure d'un des cinq étages du déshydrateur du Gouvernement Général à Nam-Dinh, terminé en juin 1941.

tes, en juillet 1941. On en distribue une quarantaine de tonnes par mois, pour des usages spéciaux, tels que dissolution du caoutchouc, lampes à grisou des mines, artisanat. Petit à petit, les méthodes de remplacement par l'alcool se mettent au point, et les besoins diminuent.

Pour l'éclairage, ce sont les huiles locales qui remplacent le pétrole. L'ingéniosité de nos artisans trouve facilement à mettre à profit cette matière première nouvelle. On se rappelle le Concours de l'Artisanat, à la Foire-Exposition de Hanoi (décembre 1941), où la section de lampes à huile eut un grand succès.

Quantitativement, il n'est pas question de développer suffisamment la production des huiles locales pour satisfaire les besoins antérieurs. Mais les prix élevés de ces huiles freinent la consommation, et les premières distributions, faites en juin, d'huiles d'arachide et de coco, d'huile de poisson de mer, soulagent suffisamment la situation pour que la gêne due au manque de pétrole soit tolérable. La solution décentralisée, adoptée en de nombreux endroits, de l'extraction de petites quantités d'huiles à

partir de graines de toutes sortes jusque là inexploitées, est d'ailleurs de loin préférable à toutes les autres.

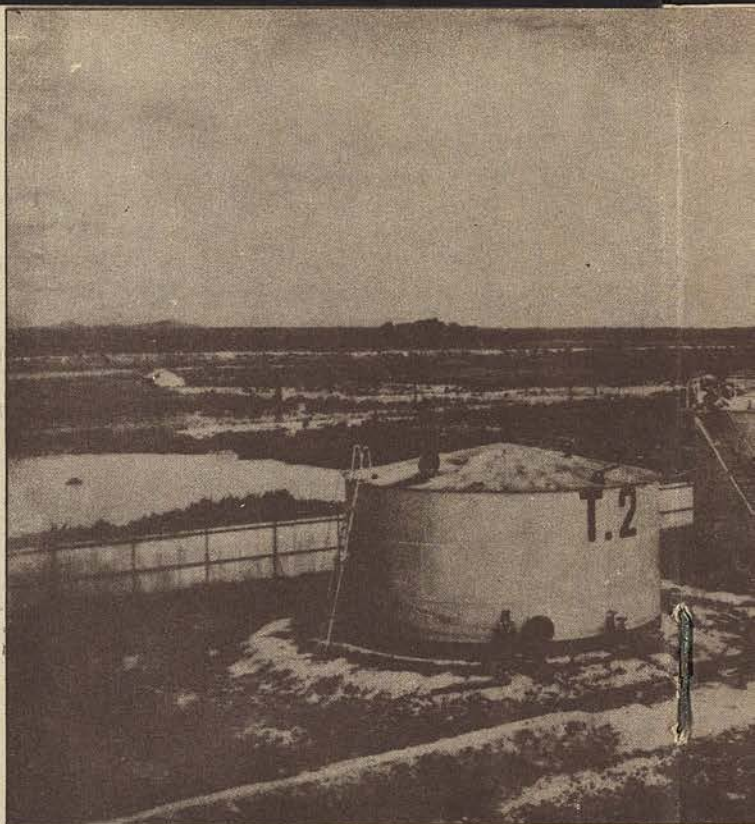
Mazouts locaux.

Les huiles organiques remplacent le mazout, moyennant certaines précautions. Le plan, établi en 1941, prévoyait donc l'extension de la production des oléagineux les plus rapides à cultiver — en l'occurrence l'arachide. Toutefois, pour les centrales du Sud, l'on fit appel à l'huile de poisson d'eau douce du Cambodge, meilleur marché. L'Institut Océanographique créa donc un office de récolte des huiles et déchets de poisson, financé par l'Office Indochinois du Crédit Agricole et Artisanal Mutuel, et qui commença le ramassage des huiles dès décembre 1941. Actuellement, 2.500 tonnes environ ont été recueillies, couvrant avec de légères restrictions les besoins des centrales électriques jusqu'à courant octobre 1942. Pour compléter ce chiffre, l'on institua en mars 1942 le monopole de l'huile de coprah, confié au « Comité Interprofessionnels des Producteurs d'Oléagineux, Huileries et Industries dérivées ».

La Compagnie Franco-Asiatique des Pétroles commença en octobre 1941, la construction de l'usine nécessaire au traitement des huiles de poisson. Des circonstances imprévisibles en firent retarder la fin de construction. Cependant, dès le début d'avril 1942, les centrales du Sud reçurent du mazout de poisson, en sorte que la soudure fut parfaitement assurée — mais de justesse. Une usine de traitement des déchets, pour graisse lubrifiante, est en cours de construction.

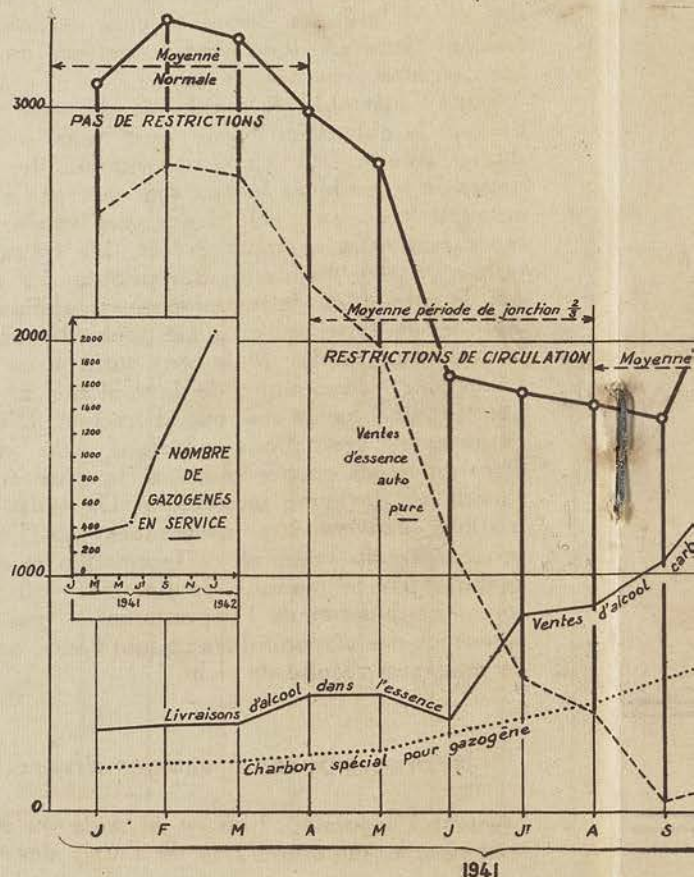
Dès 1941, un industriel de Cholon, M. Delaunay, mit en route le traitement des huiles de poisson (stocks restant de l'ancienne récolte), et en tira un mazout utilisable pour la chauffe et certains diesels, ainsi qu'une graisse lubrifiante. Un puissant moteur de la Société des Brasseries et Glacières, à Saigon, utilise exclusivement ce mazout depuis plus de six mois, sans le moindre incident. M. Delaunay a également monté un four à stéarine ; les déchets de graisse de poisson fournissent donc, en petite quantité il est vrai, un succédané pour la paraffine nécessaire à la fabrication des bougies.

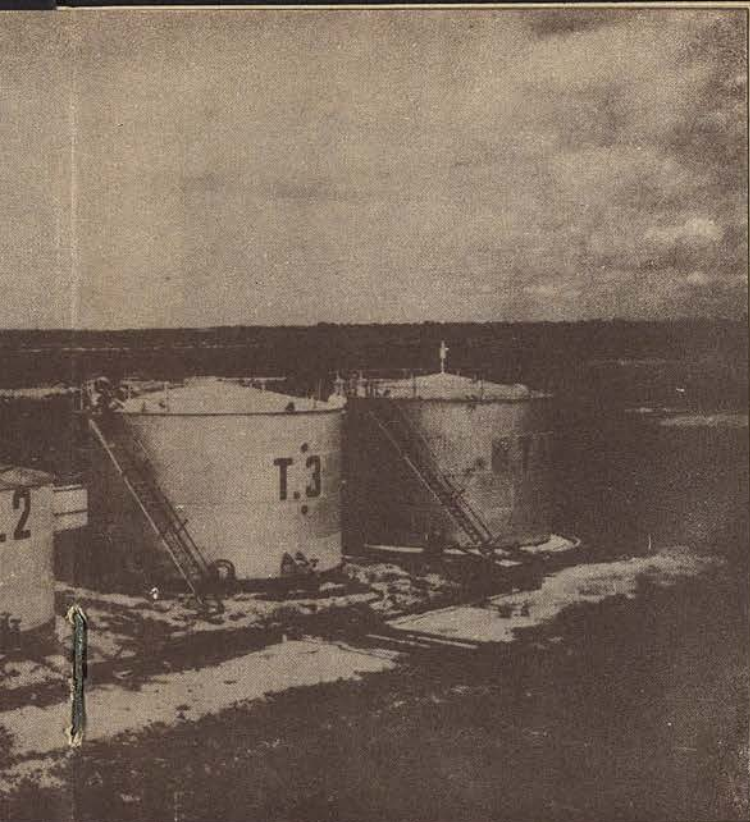
Du côté des mazouts végétaux, la mise au point technique du produit optimum fut faite par la C. F. A. P., à la suite de mois d'études. La diffusion du « mazout V » commença en février, et, avec la récolte de l'arachide et du coco, prend actuellement une grande ampleur. La jonction a également été assurée de justesse, mais tous les usagers d'importance économique sont servis et ne seront pas gênés de ce fait. Les



Les nouveaux réservoirs de stockage des installations pour le traitement des huiles

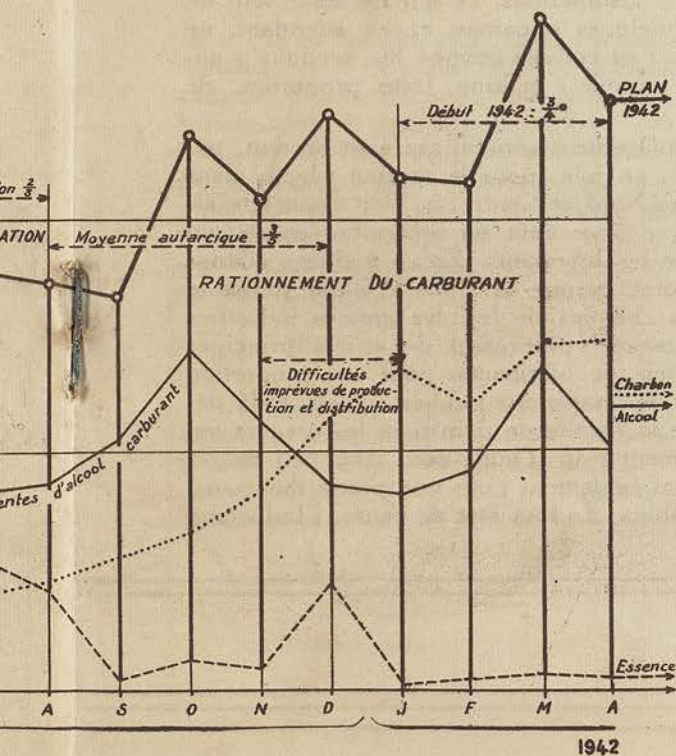
Graphiques montrant le développement du nombre des gaz importée et succédanés locaux (alcool et charbon à gazogène), et charbon sont ramenés à leur équivalence





Installations récemment construites à Phnom-Penh pour le stockage des huiles de poisson.

Nombre des gazogènes en 1941, et les consommations d'essence (en équivalence à gazogène), de janvier 1941 à avril 1942 (les tonnages d'alcool leur équivalence en puissance d'essence pure.)



centres de production du mazout végétal de la C. F. A. P. sont Thuong-ly, Tourane et Saigon.

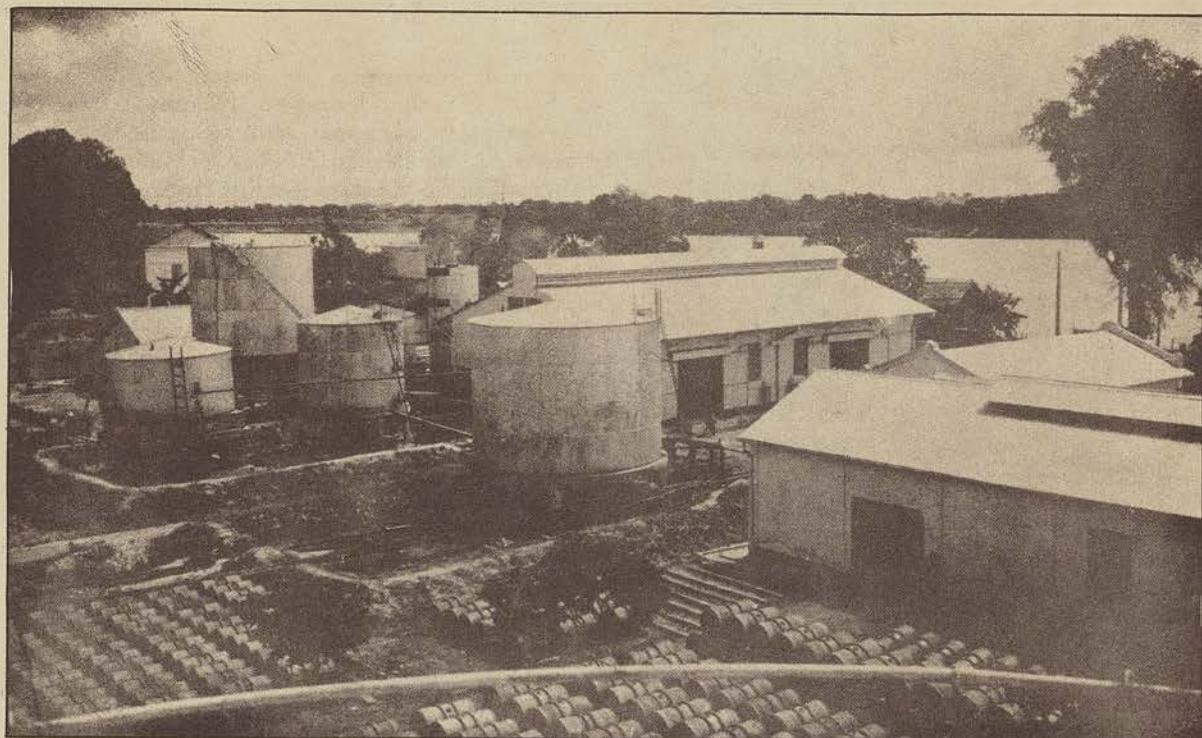
L'extension correspondante de production de l'arachide, décidée au premier semestre de 1941, fut confiée aux Chefs d'Administration locale, la collecte étant effectuée et financée par les Co-opératives de l'O. I. C. A. A. M. Si les résultats obtenus dans le Sud, au début de l'année, furent peu satisfaisants, la récolte actuelle de l'Annam fournit d'importants tonnages, qui, complétés par ceux des huiles de coco du Sud et de l'Annam, semblent garantir l'approvisionnement normal en mazout jusqu'à la récolte suivante, sans que pour cela la fabrication des huiles de table doive être restreinte. Bien entendu, l'huile brute étant réservée par priorité à ces usages, ne pourra pas être trouvée facilement sur le marché.

Lubrifiants de substitution.

C'est là, nous l'avons dit, que se trouve le principal du problème économique qui se pose à toute nation en état de blocus. Nous avons dit également l'importance du stock minéral qui restait à la Colonie au début du blocus. La matière première principale des huiles succédanées est le ricin. Compte tenu des stocks résiduels d'huiles minérales, le plan de production pour 1942 fut fixé, au milieu de 1941, à 2.000 tonnes d'huile de ricin, soit le double de la normale. Il devra être de 3.000 tonnes pour 1943. Le monopole du ricin, créé en octobre 1941, fut réalisé dans les mêmes conditions que celui de l'arachide.

Du point de vue technique, le problème était ardu. S'il est facile de fabriquer, à base de ricin et d'arachide, les huiles courantes pour paliers, essieux, etc..., il n'en est pas de même pour les huiles à cylindres de machines à vapeur, de moteurs diesel ou à gaz pauvre, des carters d'automobiles. Le mérite de la mise au point de ces fabrications revient à la Compagnie Franco-Asiatique des Pétroles, dont les études minutieuses permirent, de fin 1941 à juillet 1942, de mettre en distribution, outre une gamme complète d'huiles fines pour broches et mouvements ordinaires, une graisse de haute qualité (nous avons parlé plus haut des autres graisses, à base de poisson), des huiles à machines à vapeur saturée et moyennement surchauffée. Réellement, le service technique de cette Société a découvert, ce qui semblait techniquement bien improbable, une huile supportant les plus fortes surchauffes. Elle vient en outre de mettre au point, après cinq mois de travaux, le produit le plus impatiemment attendu du public : l'huile dégommée pour automobiles, moteurs diesel et gaz pauvre.

Ces produits, qui s'étendent et se perfection-



Vue extérieure des installations récemment construites à Phnom-Penh pour le traitement des huiles de poisson. Les nouveaux réservoirs de stockage, un coin de l'aire de stockage en fûts, et des ateliers de traitement.

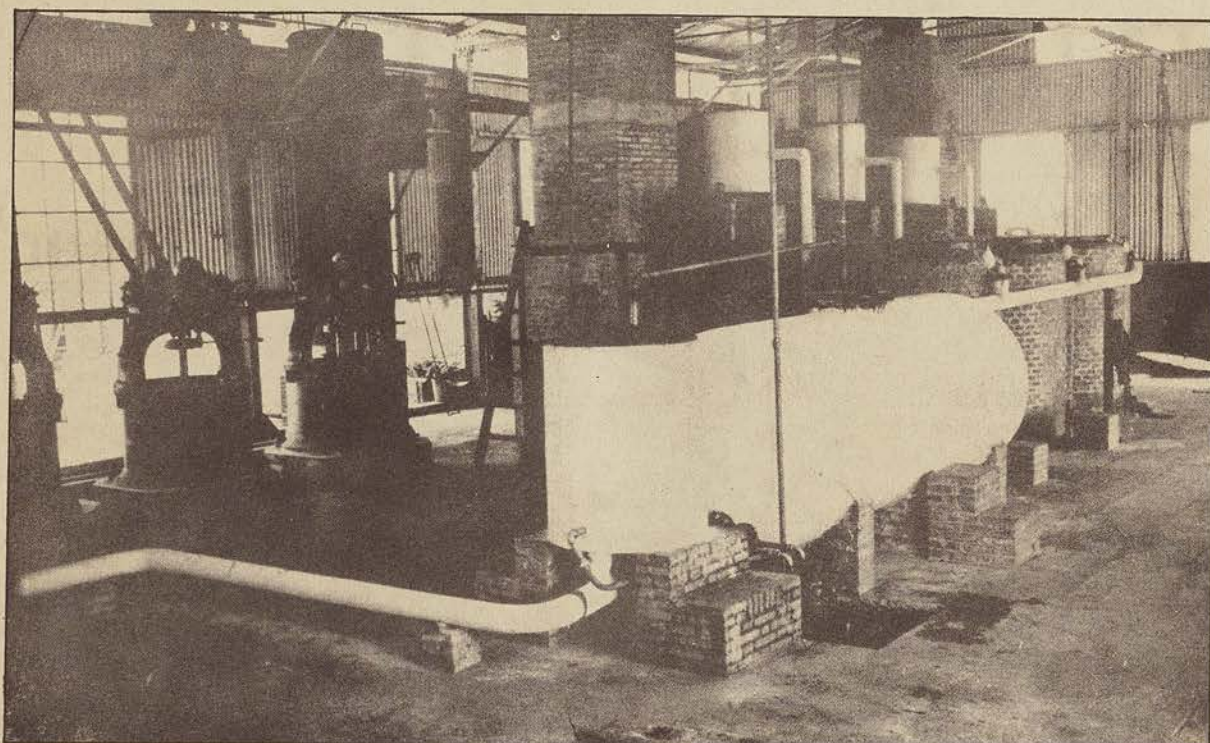
nent chaque jour, grâce à l'usage d'une gamme de plus en plus étendue d'oléagineux locaux, sont fabriqués surtout à Thuong-ly, dans des installations construites de septembre 1941 à maintenant. Usine coûteuse, mais peu spectaculaire, car les réactions se passent à l'intérieur de grandes cuves enveloppées d'isolant thermique (il faut se pencher à l'intérieur pour saisir toute la complexité des appareillages), et à laquelle est suspendue, on peut le dire, presque toute l'existence économique de la Colonie (chemins de fer spécialement).

Une installation de régénération des huiles usagées y a été adjointe. Elle permet, grâce au système de collecte des huiles d'automobile usagées, institué en janvier 1942, de tenir sans graves répercussions, en attendant que l'huile locale, qui vient d'être mise au point, puisse être fabriquée industriellement et diffusée chez les usagers.

Ainsi donc, l'aspect technique de la question est tout à fait rassurant. Mais diverses circonstances ont sérieusement mis à mal le plan quantitatif, ne serait-ce que la certitude d'une récolte de ricin inférieure aux prévisions. Il a fallu,

toutes fabrications étant déjà au point, changer brutalement son fusil d'épaule, pour tenter de s'affranchir du ricin au maximum. Rétablissement acrobatique, que les Services techniques de la C. F. A. P. réussirent à réaliser en moins d'un mois. Mais il faut encore construire de nouvelles installations, ce qui nécessite tout de même quelques semaines, et, en attendant, ne lâcher qu'au compte-gouttes les produits « ancienne formule » à trop forte proportion de ricin.

Le soulagement général qui s'est produit, par exemple, en juin, pour le mazout végétal dans les zones Nord et Centre, ne doit donc être attendu que pour août ou septembre en ce qui concerne les lubrifiants. Est-ce à dire que tous les besoins seront satisfaits ? C'est probable pour les chemins de fer, les grosses industries et plantations pratiquant de stricts principes d'économie de lubrifiants, pour une proportion sensible des transports publics actuels. Cela dépend de la récolte de ricin pour les usagers qui consomment trop d'huile pour trop peu de résultats, et également pour une partie des transports publics. En tout état de cause, l'Indochine



L'atelier de finissage du mazout de poisson, construit au début de 1942. Capacité de traitement : 25 tonnes par jour.

satisfera à une forte proportion de ses besoins normaux. Elle est loin d'être amenée aux restrictions qu'a dû subir la Métropole, où un sixième seulement des besoins en lubrifiants peut être satisfait actuellement.

★★

La liaison indispensable entre les usagers importants et l'Administration responsable est assurée, depuis six mois, par une petite revue bimensuelle, le *Bulletin Indochinois des Combustibles liquides et lubrifiants*, qui donne le détail des mesures de rationnement, les renseignements techniques nécessaires aux consommateurs de substituts (ou même de produits d'origine) et enfin des études économiques générales sur ces questions.

★★

Telle est, objectivement, sans pessimisme, ni optimisme exagérés, la situation de la Colonie. L'usure du matériel oblige à prévoir des restrictions progressives, mais peu importantes encore. Ce qui peut arriver de plus grave est sans doute

la suppression des cartes de rationnement du tiers des véhicules en circulation, tant à cause de l'alcool, que des lubrifiants et des pneus ; peut-être la suppression des lubrifiants à certaines industries de doublure, à mauvais rendement, peut-être un léger renforcement des restrictions à la distribution d'électricité des centrales diesel ou à gaz pauvre. De même, en raison des modifications nécessaires à la fabrication des lubrifiants, le début du deuxième semestre ne sera pas facile à passer.

Mais, dans l'ensemble, l'économie de la Colonie ne périra pas du fait du blocus des hydrocarbures. C'est un beau résultat et que beaucoup de pays peuvent envier à l'Indochine. Pour juger honnêtement, il ne faut pas comparer à ce qui se passait avant guerre, mais bien à la situation qu'aurait l'Indochine, après dix-huit mois de blocus, si administrations et industriels n'avaient réagi et agi énergiquement. Ce résultat n'a pas été facile à obtenir, car engageant des techniques souvent mal connues — dans un pays où la proportion d'ingénieurs est insuffisante — et obligeant à une lutte souvent épuisante contre la matière et bien souvent, aussi, les hommes.

PROMOTIONS

dans la

Légion

d'honneur

S. E. VO CHUAN

Tuan-Vu de Quang-Ngai
Né le 5 août 1896

à Huê.

Chevalier de la Légion
d'honneur par décret
du 14 mars 1942.



M. HUM NHAING

Conseiller au Sala Outar
à Phnom-Penh.

Né en 1889. Chevalier
de la Légion d'honneur
par décret du 14 mars
1942.



M. NGO VAN GIUC

Chef du Bureau de
l'Etat civil à la Mairie
de Hanoi.

Poète de talent. Né le
5 août 1887, à Hanoi.
Chevalier de la Légion
d'honneur par décret
du 14 mars 1942.



M. TRINH BA BICH

Chef de Bureau
à la Direction des Finances.
Né à Hanoi le 7 octobre 1886.
Chevalier de la Légion
d'honneur par décret du
14 mars 1942.



Pendant deux mois, l'image vénérée du Chef de l'Etat a été acclamée par les populations autochtones des principaux centres de la Cochinchine.

par HUYNH VAN CHINH.

ORGANISÉE par le Service local de l'I. P. P. une tournée cinématographique comprenant des films sur la Révolution Nationale et les voyages du Maréchal en France a parcouru le pays en tous sens, des plaines alluvionnaires du Transbassac aux terres rouges des plantations de l'Est.

Plus de 200.000 Annamites, Cambodgiens, Mois ont pu voir ainsi de près l'Auguste Vieillard qui, à 84 ans, a fait don de sa personne à la Patrie, acceptant de prendre sur ses épaules encore robustes le lourd fardeau d'une défaite inattendue.

Sa silhouette juvénile, ses allures simples, son abord bienveillant ont conquis entièrement le cœur de ces *nhà-quê* pour qui le respect de l'âge et l'amour de la simplicité sont des qualités dominantes. Devant l'écran, ils se sont associés à l'émotion et à l'enthousiasme des foules françaises sur le passage du Chef de l'Etat dans les régions industrielles et agricoles de la France.

Partout, dans les localités où ont eu lieu les représentations dont la majeure partie des habitants n'avaient jamais vu jusque là de cinéma, fusèrent des *cha!* d'admiration pour les prouesses des athlètes de la Cité du Muscle d'Antibes, le travail acharné des pionniers du Camp 1088 et les manifestations grandioses de peuple de France en l'honneur du Maréchal.

Tout était nouveau pour ces populations des campagnes de la Cochinchine sevrées des distractions que connaissent seuls les privilégiés des grandes villes.

Nous revoyons encore par la pensée, cette *bà già* de Cai-tâu-ha (province de Sadec) qui, sa chique de bétel plein la bouche, manifesta bruyamment sa stupéfaction en ces termes : « C'est la première fois de ma vie que je vois marcher des êtres humains sur un morceau de toile tendue », voulant dire, dans son langage imagé, qu'elle assistait pour la première fois de sa vie à une séance de cinéma.

Dans une localité de Rachgia, à Vi-thanh, un vieux *nhà-quê* auquel nous expliquâmes, en le lui montrant sur l'écran, que le Maréchal a 86 ans et qu'il est le Chef de l'Etat français, ne voulut rien savoir :

« Vous voulez vous moquer de moi, sans doute ? » répondit-il, 86 ans ! ce Monsieur qui marche si allégrement ? Ce n'est pas possible ! Eh bien, moi, je n'ai que 65 ans, et déjà je traîne avec beaucoup de peine mes jambes alourdies. »

Et ce geste du plus haut burlesque d'un Cambodgien de Trà-cu (province de Travinh), essayant de découvrir derrière le pavillon du haut-parleur le *Ong Táy* qui faisait des discours pendant les séances !

L'engouement des gens habitant les centres les plus excentriques pour le spectacle qu'on leur avait annoncé était tel que, bien longtemps avant les représentations, nous pûmes assister à l'arrivée de familles entières dans de petits *chiêc xuông* — petites embarcations en bois — venues de dix à quinze kilomètres à la ronde. Et ces familles, en attendant la tombée de la nuit, s'installaient tranquillement à l'ombre, sur les berges des arroyos, pour préparer leur repas du soir dans des ustensiles qu'elles avaient eu soin d'emporter avec elles.

Quelquefois, la pluie nous surprit au cours des représentations en plein air, et les spectateurs, pour ne rien perdre des films projetés, restèrent stoïquement debout sous l'ondée qui ruisselait sur leurs corps.

Mais ce qui nous a le plus frappé, ce n'est pas tant la surprise ou la curiosité que l'émerveillement de tous et particulièrement des vieillards gens pour l'activité inlassable, la démarche majestueuse et allègre du Maréchal, l'aisance et la bonhomie avec lesquelles il accueille tous ceux qui se précipitent au-devant de lui. Et quand on faisait comprendre à ces braves gens que ce Chef est un vieillard de 86 ans, ils ne pouvaient en croire leurs oreilles.

La Tournée du Maréchal, organisée par le Service de l'I. P. P. avec le concours dévoué des autorités locales des centres administratifs par lesquels elle a passé, a produit sur l'esprit des populations autochtones un effet moral considérable.

Grâce à un programme heureusement choisi, ces populations ont pu se rendre compte que la Mère Patrie, malgré ses douloureux revers garde toute sa foi en l'avenir, parce qu'elle a trouvé dans le Maréchal le Chef qui saura lui redonner sa grandeur d'antan et la place qu'elle n'aurait pas dû quitter dans le concert des nations.

Les athlètes de la Cité du Muscle et les pionniers du Camp 1088 leur ont donné une idée de la volonté et de la ténacité du peuple français pour refaire une France nouvelle, et ce sera avec

confiance que la jeunesse et les artisans annamites suivront les efforts de nos dirigeants dans la voie tracée par le Maréchal pour la rénovation de l'Empire.

Quelques aperçus de l'armée et de la marine passées en revue par le Chef de l'Etat au cours de ses tournées leur ont fait comprendre que la France, tout en pansant ses blessures, n'oublie pas sa tâche de défendre l'intégrité de son Empire et de sauvegarder la paix de tous les peuples qui travaillent et prospèrent à l'ombre de son drapeau.

Il n'est pas de meilleure forme de propagande que les images de la vie réelle pour affermir la confiance des populations autochtones en la destinée de la France et la leur faire aimer davantage dans ses malheurs.

L'image du Maréchal tend à s'identifier à celle de ces grands sages et de ces grands éducateurs qui surent jadis, il y a des centaines d'années, en Asie et en Europe, émouvoir les hommes et les peuples par la beauté de leur vie et la vertu de leur morale.

tours précis n'ont jamais tenté en vain l'imagination de ses poètes et l'intelligence de ses philosophes. En Corneille, La Fontaine et Malherbe, reconnaissons ce goût de la sécurité et de l'équilibre, de la vraie grandeur ; ils ont pu le chanter sur des musiques différentes ; au fond demeure la même exigence, celle que Péguy admirait chez les paysans de l'Orléanais et jusque dans la minutie de sa pauvre femme de mère à rempailler des chaises.

EN INDOCHINE

A propos de « Mélanges » de Pham-duy-Khiêm.

Un livre comme « Mélanges », écrit Nguyễn-tiên-Lang dans FRANCE-ANNAM du 29 juillet 1942, montre cette rencontre des cultures européenne et asiatique dans l'attitude identique que ces cultures enseignent à adopter devant la vie. « C'est ainsi que j'insère à mon tour ma modeste action dans l'éternelle roue, simplement, sans tristesse ni fierté, avec sérénité, en pensant que la plupart des noms que je murmure encore en moi-même vous sont déjà, à tous, inconnus ». Cette phrase, qui termine un Discours de Distribution des Prix prononcé un jour de juin 1937 à Hanoi, et inséré au milieu du recueil des Mélanges, cette simple phrase, ne nous dévoile-t-elle pas une âme tout en nous retrempeant dans la tradition des anciens lettrés, fidèles au devoir toujours, mais avec un brin de désenchantement ?

Les échanges intellectuels entre l'Indochine et le Japon.

Un grand intérêt, écrit la PATRIE ANNAMITE du 27 juillet 1942, est porté par tous les éléments instruits du pays aux manifestations d'échanges culturels entre l'Indochine et le Japon. Les journaux consacrent de nombreux articles à l'exposition d'art moderne indochinois à Tokio qui se prépare activement. Il est satisfaisant pour l'informateur de noter que l'opinion publique est unanime sur le point que nous venons de signaler : que l'exposition d'art moderne indochinois soit une exposition de la qualité, — qu'elle doive montrer aux Japonais que la culture française est parvenue en ce pays à ce beau travail d'anastylose dont parla récemment un de nos éminents amis transposant sur le plan humain et colonial une méthode archéologique et y ajoutant une poignée de vues pertinentes, — qu'elle doive, cette exposition, manifester que l'art indochinois ne produit pas des ersatz d'art, mais des œuvres ayant un caractère indochinois spécifique, résultant de l'harmonieuse synthèse de la méthode française et de l'âme annamite ou khmère ou laotienne : tous là-dessus sont d'accord.

C'est un devoir à remplir vis-à-vis de la France et de l'Empire que d'attester que le culte des valeurs spirituelles reste intact et que l'espoir n'est pas éteint.

Un accord pour l'échange d'étudiants entre l'Indochine et le Japon, écrit le DIEN-TIN du 28 juillet 1942, vient d'être signé à Hanoi. Cet accord est la « conclusion naturelle » des progrès dans les relations nippo-indochinoises.

Plus que quiconque nous savons que la France est toujours la « patrie des arts, de la haute culture, de la recherche désintéressée », comme a dit le Maréchal. Où que l'on fasse ses études, on ne saurait oublier surtout dans les circonstances actuelles que Paris est la capitale intellectuelle du monde. Tout le monde reconnaît que la « culture française ainsi que la vie en France est imprégnée d'une noblesse, d'une délicatesse que n'a aucun pays ».

Mais qui ne désire après avoir fait ses études en France, compléter sa formation au Japon ?

En signant l'accord pour l'échange des étudiants, le Gouverneur Général répond à l'espoir des étudiants français et annamites de ce pays et veut surtout montrer à tout le monde que la France, fidèle à sa mission traditionnelle, est toujours prête à aider les peuples protégés à s'occuper d'eux-mêmes, de leur propre sort.

Pour rendre la ville de Hanoi plus belle.

La ville, écrit le VIET-CUONG du 1^{er} août 1942, s'était métamorphosée d'une manière complète, à l'époque où M. Eckert prit en mains ses destinées. Mais les travaux d'aménagement sans cesse poursuivis n'ont pas encore abouti à la perfection. M. le Gouverneur Général, en conciliant l'ancien et le moderne veut construire une nouvelle ville de Hanoi, plus belle et plus magnifique, digne de tenir tête aux changements de la nature, comme l'a dit notre poétesse.

La Cathédrale de Saigon.

Du point de vue esthétique, écrit l'OPINION du 25 juillet 1942, la cathédrale forme une ensemble équilibré. Son style architectural n'est pas nettement défini et n'a aucun caractère colonial.

Ce qu'il convient de noter, c'est qu'à l'origine elle ne comportait pas de flèches et se rapprochait avec ses deux tours carrées et ses briques roses de certains édifices religieux d'Angleterre. Aujourd'hui, nous sommes habitués à ses deux flèches, qui s'élèvent jusqu'à 57 mètres au-dessus du sol et qui font partie du panorama d'ensemble de Saigon. Soixante années de soleil et de pluies tropicales ont patiné ses murs, qui ont pris une teinte douce, qui n'est pas sans charme.

Sans parler de la décoration intérieure, qui nous entraînerait trop loin, ce qu'il y a de plus remarquables dans cette église est le carillon, de six cloches, d'un poids total de 25 tonnes.

Ce sont assurément les plus belles cloches de tout l'Extrême-Orient.

Le seul reproche que l'on puisse faire à l'église de Saigon, c'est d'être chaude.

La faute en revient à la conception architecturale, qui aurait pu être plus adaptée au climat. Les voûtes emmagasinent l'air chaud et ne facilitent pas la ventilation. Les ouvertures sont également insuffisantes. Si nos renseignements sont exacts, ce défaut d'aération préoccupe en ce moment les autorités religieuses et administratives. Une solution serait même prochainement adoptée, qui consisterait à agrandir certaines ouvertures sans changer l'aspect général de l'édifice.

LA VIE INDOCHINOISE

Le Gouverneur Général visite les travaux du Langbian - Palace.

Dans la matinée du 27 juillet, le Gouverneur Général de l'Indochine s'est rendu au Langbian-Palace, pour examiner, en présence de MM. Lagisquet et Kruze, architectes, les plans d'amélioration de l'hôtel. Il a adressé ses compliments à l'auteur du projet.

Le Gouverneur Général à Saigon.

L'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, et M^{me} Jean Decoux ont quitté Dalat pour Sai-

gon, où ils sont arrivés le 1^{er} août à 11 heures. Le Gouverneur Général a assisté aux finales des championnats scolaires de natation.

Le Gouverneur Général à Bien-Hoa.

Dans la matinée du 2 août, le Gouverneur Général s'est rendu à Bien-hoa pour présider à l'inauguration du nouveau stade, sous la conduite du Commissaire général à l'Education physique aux Sports et à la Jeunesse, le Capitaine de frégate Ducoroy, et par M. Larrivière, administrateur de la province.

Déclarations de l'Ambassadeur du Japon en Indochine.

Parlant à Dalat, à l'occasion du premier anniversaire du débarquement pacifique des forces expéditionnaires dans le Sud de l'Indochine, S. E. Yoshizawa a évoqué les succès des armes japonaises sur tous les théâtres de guerre où elles ont été engagées, et souligné que l'Indochine, dans le domaine de la co-prospérité, avait pleinement collaboré avec le Japon.

Nouveau Consul Général du Japon à Saigon.

M. Hironobu Onoe, ancien attaché de presse du Bureau des Informations, a été nommé Consul général du Japon à Saigon.

Mesure de bienveillance.

Quatre-vingts individus internés dans les Camps de travailleurs, par application du décret du 21 janvier 1940, viennent d'être rendus à la liberté, par décision bienveillante de M. le Résident Supérieur en Annam.

Après l'incendie d'un quartier de Dalat.

A la suite du grave incendie qui, le 16 juillet, ravagea le quartier du marché, à Dalat, un comité de secours s'est formé, sur l'initiative de M^{me} Berjoan, femme du Résident-Maire, et de M^{me} Pham-khac-Hoe, épouse du Quan-Dao du Lang-bian.

M^{me} Jean Decoux, S. M. l'Impératrice d'Annam, M^{me} Grandjean et M^{me} Gautier ont accepté la présidence d'honneur de ce groupement.

Le départ des nageurs du Tonkin pour Saigon

Le 27 juillet, ont quitté Hanoi par l'accélééré, à destination de Saigon, les nageurs du Tonkin sélectionnés pour les Championnats d'Indochine de natation.

Beau succès des nageurs tonkinois à Saigon.

Les nageurs tonkinois ont remporté un magnifique succès à Saigon, gagnant toutes les épreuves des championnats, sauf une, et battant plusieurs records indochinois.

Le départ des étudiants tonkinois pour Angkor.

A l'occasion du départ d'un groupe d'étudiants tonkinois pour Angkor, le Comité d'Echange des Etudiants entre les pays de l'Union a offert, le dimanche 2 août, un thé d'honneur, sous la présidence de M. le recteur Charton.

M. Pham-lê-Bông prononça un discours auquel répondit M. Charton, en une éloquente improvisation.

Distribution des Prix au lycée Pétrus-Ky.

La distribution des Prix au lycée Pétrus-Ky a eu lieu le 27 juillet à 7 h. 30 à la salle du Foyer du Soldat et du Marin, sous la présidence effective du Gouverneur de la Cochinchine.

M. Cosserat, professeur de Sciences prononça un beau discours, et M. Rivoal, prenant la parole à son tour, exalta l'esprit de discipline pour la formation de la Jeunesse dans la France nouvelle.

Mort du peintre Besson.

L'artiste-peintre Besson, ancien directeur des Ecoles de Gia-dinh, inspecteur honoraire des Ecoles d'Art de la Cochinchine, est décédé à Saigon le 30 juillet, après une longue maladie.

Ses obsèques ont eu lieu le 1^{er} août.

L'état général des digues au Tonkin.

Les pluies persistantes ont amené une hausse sérieuse de la plupart des fleuves et rivières du Tonkin. La surveillance administrative des digues a été renforcée.

L'état des digues est resté satisfaisant.

Une prise de soixante tonnes de sel de contrebande.

Des agents de la douane ont surpris à Cua-hoi (Annam), six jonques chargées de sel de contrebande, que le mauvais temps avait forcées à se réfugier dans la baie.

La saisie a été de soixante tonnes environ.

LES LIVRES

"La tache de vin", de Paul Munier.

Voici un roman, et des meilleurs. L'auteur explique, dans un savoureux avant-propos, qu'il a voulu écrire un roman policier, mais aux péripéties possibles et dont les personnages seraient plausibles ; il s'est donné comme règle d'étudier et de camper ces personnages de telle façon qu'ils soient, du point de vue psychologique, des êtres parfaitement admissibles, vrais.

Il a doublement réussi. D'abord parce que l'aventure, aussi troublante et passionnante qu'elle soit, ne glisse jamais à l'absurde ; ensuite parce que les héros sont humains, vivants, attachements à souhait. Paul Munier, qui écrit en une langue simple, claire, élégante, sait doser avec art le sourire et l'émotion, et certains passages de son livre sont franchement émouvants. Enfin l'auteur pousse la conscience professionnelle très loin, s'arme d'une documentation sûre et précise, et s'en sert avec adresse, sans que le lecteur en éprouve jamais de fatigue.

La tache de vin, est-ce un roman policier ? un roman psychologique ?

Disons plus simplement, plus complètement aussi : c'est un roman, un très bon roman, qu'on lit en une soirée car, dès qu'on en a commencé la lecture, on ne peut plus lâcher le bouquin avant d'en être à la dernière ligne.

Du 10 au 16 août 1942

Écoutez RADIO-SAIGON.

Lundi 10. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Orchestre Sandler ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Le Canal de Suez* ; — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 20 : Concert ; — 21 heures : *Le courrier des auditeurs* ; — 21 h. 15 : Vos disques préférés.

Mardi 11. — 7 heures : Heure exacte ; Informations ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Paulette Mauve et Malloire ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *La Méningite cérébro-spinale épidémique*, par le Dr Lè-duy-Chat ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour*, par la Légion ; — 20 h. 20 : *La symphonie du nouveau monde*, de Dvorak ; — 21 heures à 21 h. 30 : *Le Roman de Renart*.

Mercredi 12. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Piano syncopé ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Les disques demandés par les enfants ; 20 h. 15 : Concert, par M^{me} Tridon, M^{me} Boudie, MM. Lerick et Charles Thou ; — 21 heures : Vos disques préférés ; — 21 h. 15 : Chronique des livres.

Judi 13. — 12 heures : Informations, Nouvelles d'Indochine ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique militaire ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Concert ; 19 h. 55 : *Le Message du jour* ; — 20 h. 15 : Théâtre : *Comédienne*, pièce de D. Bousquet et F. Armont.

Vendredi 14. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Fred Adison et son orchestre ; 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Colline vous parle* ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour* ; — 20 h. 20 : Musique de chambre : *Suite en mi mineur*, de Rameau, et la *Petite musique nocturne*, de Mozart ; — 21 heures : Vieilles chansons françaises.

Samedi 15. — 7 h. 20 : Retransmission de la Cérémonie légionnaire à Saigon ; — 12 h. 20 : *Causerie religieuse*, par le R. P. Séminel ; — 19 h. 45 : Nouvelles de France ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour* ; — 20 h. 20 : *Le Casino des Illusions* ; — 20 h. 50 : Musique de danse.

Dimanche 16. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique de danse ; — 17 heures à 17 h. 45 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Il y a cent ans...*, par Louis Vaucelle ; — 20 h. 07 : La semaine dans le monde ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : *Le Barbier de Séville* (2^e partie).

Naissances, Mariages, Décès...**Naissances.****COCHINCHINE**

MARIE-HENRI, fils de M^{me} et M. Pierre Joire, agent commercial (22 juillet 1942).

TONKIN

GENEVÈVE-MARIE-BLANCHE, fille de M^{me} et M. Jacques-Jean-Louis Robelin, capitaine d'infanterie coloniale (20 juillet 1942).

CHARLES-HUBERT-LÉONCE, fils de M^{me} et M. Jean-Emile-Marie-Joseph Girard, sergent-chef D. I. M. (24 juillet 1942).

MARIE-FRANCE-GERMAINE-CHARLOTTE, fille de M^{me} et M. Raymond-Paul-Eugène Radouin, agent des Douanes et Régies (25 juillet 1942).

Prochains mariages.**COCHINCHINE**

Le lieutenant PIERRE JOVET, du R. T. A., avec M^{lle} ANNICK LE BOURHIS.

M. MARCEAU ROUVIÈRE, sergent-chef aviateur, avec M^{lle} YVONNE CROSNIER DE BRIANT.

TONKIN

M. ROGER-LOUIS COLIN avec M^{lle} RENÉE-EVA LALLEMAND.

M. FRANÇOIS DE TOURNEMIRE avec M^{lle} JACQUELINE CHAPOULART.

Mariages.**TONKIN**

M. RAOUL ANDRÉ BOURBON avec M^{lle} SUZANNE GÉRARD (20 juillet 1942).

M. HENRI GROS, industriel, avec M^{lle} PAULETTE LEVÉE (26 juillet 1942).

Décès.**ANNAM**

M. CAMILLE-AUGUSTIA HUET, chef de bataillon (16 juillet 1942).

M^{me} PAUL CHOMETTE, née JEANNE LARGEY (22 juillet 1942).

M. LAURENT FRANÇOIS (25 juillet 1942).

M^{me} BUI-THANH-VAN.

COCHINCHINE

M. ALBERT-JEAN DUBAIL, capitaine de réserve (24 juillet 1942).

M. GEORGES DUCHATEAU, administrateur de sociétés et ancien combattant (25 juillet 1942).

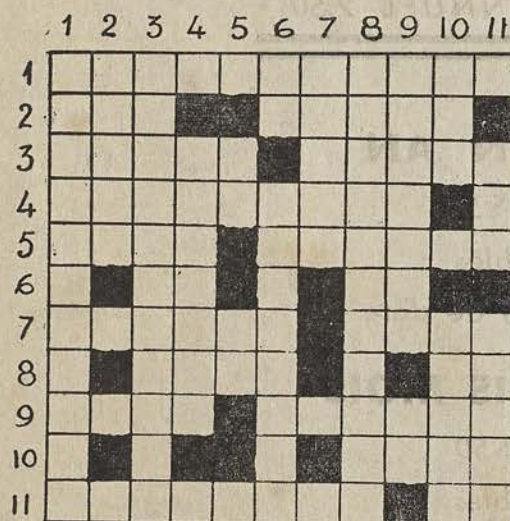
M^{me} V^{ve} DRAGHI, née CHAU-THI-Co (29 juillet 1942).

TONKIN

M. ANDRÉ ROGER, canonnier (19 juillet 1942).

M. PIERRE COURROUCÉ (27 juillet 1942).

M. HENRI-EDOUARD ASTIER (27 juillet 1942).

MOTS CROISÉS N° 79**N° 79. — Horizontalement.**

1. — Médecin grec qui disséqua le premier des cadavres.
2. — Posé — Principe odorant de la racine d'une herbe rhizomateuse.
3. — Breuvage turc fait avec du millet bouilli dans l'eau — Exagéré.
4. — Qui cause de l'inquiétude (fém.).
5. — Viscère — Les plus belles.
6. — Evêque du Coutances au ^{vi} siècle — Initiale répétée d'un point cardinal.
7. — Façon de marcher — Victoire de Napoléon.
8. — Savant au pays musulman — Pronom.
9. — Célèbre romancière française du ^{xix} siècle — Brise en aplatissant.
10. — Choisis.
11. — Se disait des fonctionnaires en retraite jouissant des honneurs de leurs titres — Pronom.

N° 79. — Verticalement.

1. — Gêné.
2. — Partie de plaisir.
3. — Qui attaque (fém.).
4. — Cantatrice de l'Opéra célèbre par sa beauté et son esprit (1744-1802).
5. — Deux lettres de « Namur » : Note.
6. — Tellement — Préparatif de guerre.
7. — Siège de cérémonie des rois.
8. — Qui agissent par habitude (fém.).
9. — Longue vergue qui soutient les voiles. — Article arabe.
10. — Plus d'une fois — Jeune Troyen qui suivit Enée en Italie.
11. — Affluent du Danube — Agrandit l'intérieur d'un tube.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 78

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1	E	S	C	L	A	R	M	O	N	D	E
2	L	O	U	I	S	E				O	S
3	E	L	I	E				S	I	L	T
4	V		S			E	O	L	O	S	
5	T	O	T	A	L			U	D	I	N
6	H	O	R	R	I	B	L	E	S		V
7	E		E	R		R		B		T	A
8	R		R	I	G	O	L	O	T	E	S
9	I	D	I	E			N	E	E	S	E
10	A		E	R		Z	O	U	A	V	E
11		I	S	E	R	E	F	R	A	I	S

10. — Horizontal : E. R. = Ernest Renan.

VOTRE INTÉRÊT

VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.



Souscrivez aux
**BONS DU TRÉSOR
INDOCHINOIS**

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97\$ 50

remboursables

au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99\$ 50

remboursables

au gré du porteur

au pair	à TROIS MOIS de date
à 100\$ 60	à SIX MOIS de date
à 101\$ 20	à NEUF MOIS de date
à 102\$	à UN AN de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Imprimerie **TAUPIN & C^{IE}**

8-10-12 RUE DUVILLIER-HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :

LE MATIN :
de 7h. à 11h.30

L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.





Annam. — Types Moïs de Djiring.

Photo HESBAY